

Deux catégories d'étymologies "intéressantes"

Autor(en): **Malkiel, Yakov**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **39 (1975)**

Heft 155-156

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399603>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DEUX CATÉGORIES D'ÉTYMOLOGIES ' INTÉRESSANTES '

I. ÉTABLISSEMENT DE DEUX CATÉGORIES PRINCIPALES.

L'usager — d'ailleurs, assez rare — qui montre un certain intérêt (d'ordinaire, tiède) pour l'origine des mots, veut tirer au clair un seul fait : si la conjecture (' l'explication ') que lui offre le lexicographe est juste ou fausse. Étant cultivé, il se rappelle les plaisanteries, voire les railleries d'un Voltaire à l'adresse des étymologistes d'autrefois ; il se méfie donc un peu de ce métier semi-scientifique. S'il s'agit d'un lecteur averti, il tirera certaines conclusions favorables des remarques qui témoignent de la précaution du lexicographe (« peut-être », « probablement »), il applaudira ses doutes (« mot d'origine obscure ou inconnue »), il lui saura gré même de communiquer quelques solutions alternatives.

Mais cet axe aux deux pôles ' correct ' : ' erroné ', n'est pas la seule échelle de valeurs qui existe à présent, ou qui ait existé dans le passé, en étymologie. Naguère les anciens et les porte-parole de la culture médiévale associaient l'étymologie avec la recherche du VRAI sens du mot, de son essence : on reconnaît dans cette attitude une curieuse dichotomie entre la ' surface ' et le ' fond '. Il y avait certains moments et certaines ambiances où l'étymologie, au premier chef, ne satisfaisait pas la curiosité intellectuelle, mais provoquait une certaine satisfaction esthétique, voire un chatouillement, comme une anecdote élégamment contée. Ce qu'on mettait en relief alors, c'était l'élément de surprise, ou la juxtaposition habile et inattendue de deux ou trois solutions, pas même hiérarchisées selon leur degré de vraisemblance. De nos jours, le poète érudit et épris d'ambiguïté, de pluri-valence verbale — et il n'en manque pas au ^{xx}e siècle — n'aura recours à l'étymologie que quand elle permet de prêter une nouvelle dimension au discours ; voilà donc une échelle hermétique, qui ne coïncidera pas toujours avec la valeur cognitive (ou scientifique par excellence). Enfin, on a offert récemment, à titre d'expérience, certains classements typologiques : selon la configuration du noyau du problème étymologique, selon le type de pré-

sensation (simple formule dans un traité de grammaire historique, article de dictionnaire, note de revue philologique, monographie poussée, etc.). Une fois qu'on s'engage dans cette voie, on ne manquera pas de découvrir d'autres possibilités de classification.

Aujourd'hui, je voudrais attirer l'attention des théoriciens (qui, eux, ne s'occupent que fort rarement des énigmes étymologiques) sur la possibilité — que je sache, jamais exploitée — d'un autre axe. Il s'agit de faire un tri pour décider quelles étymologies sont vraiment 'intéressantes', au sens précis de cet adjectif. Nous écarterons donc de prime abord les conjectures amusantes (pittoresques, piquantes), qui causent un sourire et peuvent apporter une acquisition minime de connaissance honnête, mais qui ne marquent aucun grand progrès. Il est instructif et divertissant d'apprendre que le mot français, à première vue si transparent, de *contredanse*, est une espèce de camouflage pour l'angl. *country dance* 'danse de campagne' qu'on a emprunté au début du XVII^e siècle ; l'histoire ou plutôt le prétexte de la formation de *cacatois*, de *macadam*, de *sandwich*, de la maladie *grippe*, de *bikini*, a de quoi régaler spécialistes et profanes. Mais, somme toute, il serait vain de chercher dans ces problèmes — dignes d'être enregistrés — rien de foncièrement 'intéressant'.

Il me paraît loisible de distinguer deux grandes catégories d'hypothèses étymologiques qui, en effet, méritent d'être appelées 'intéressantes', au sens légitime du mot. Chacune de ces deux catégories prête à la subdivision ; prises ensemble, elles confirment la place échue à l'étymologie — discipline à cheval entre la LINGUISTIQUE PURE et l'ARCHÉOLOGIE VERBALE (terme plus exact que 'paléontologie', que préféraient Ascoli et Meyer-Lübke).

Au point de vue de la reconstruction du passé, une équation étymologique est surtout notable quand elle comble un vide. Tout comme l'archéologie, au sens classique du mot, et la mythologie se soutiennent mutuellement (c'est souvent le mythe qui donne le fil d'Ariane au savant qui, en partant des ruines, veut reconstruire un temple ou un palais), ainsi la glottologie et l'archéologie s'appuient, elles aussi, parce que l'histoire d'un mot (et mieux encore, d'un groupe de mots) (a) peut projeter de la lumière sur un trait douteux, à demi effacé, de la civilisation matérielle et (b) à plus forte raison, peut suppléer au témoignage archéologique dans les domaines les plus intimes, les moins matériels de la culture.

Mais ceci dit (et ce n'est, au fond, qu'une répétition du vieux programme des *Wörter und Sachen*, avec, çà et là, des retouches que lui ont apportées, à juste titre, deux ou trois générations de chercheurs), l'étymologiste, en tant

que linguiste, a le droit de se replier, avec encore plus d'enthousiasme, sur l'autre domaine de conjectures 'intéressantes', dont il est d'ailleurs maître absolu. A y regarder de près, la recherche étymologique est une espèce de laboratoire où l'on examine, à l'aide de puissants microscopes, les mots récalcitrants qui refusent d'obéir aux 'lois'. Souvent la cause de cette désobéissance est en marge de la linguistique proprement dite (on y a assez et même trop insisté pour qu'il vaille la peine d'y revenir). Dans d'autres circonstances, cependant, — et cet aspect du problème n'a pas été souligné suffisamment — les prétendues 'lois' appellent elles-mêmes une révision rigoureuse, et c'est alors que l'apparente exception à une norme, peut-être mal établie, se transforme en un motif commode pour un nouvel examen de cette norme et même, ne fût-ce qu'à titre d'exception, en un symptôme de l'existence d'autres normes moins faciles à saisir.

II. EXEMPLE D'UN MOT-CLEF A CHEVAL SUR LES DEUX CATÉGORIES.

Si nous avons postulé deux catégories d'étymologies à enjeu particulièrement important, il ne s'ensuit pas que certains problèmes privilégiés ne puissent pas être à cheval sur ces deux classes. En voici un qui concerne, en premier lieu, le romaniste, mais qui réserve aussi des surprises pour le linguiste tout court.

A la différence des slavismes du roumain qui, eux, sont souvent d'ordre très général au point de vue sémantique (*greșeală* 'erreur', *a iubi* 'aimer', *noroc* 'bonne chance', *slavă* 'gloire', *a trebui* 'avoir besoin'), les arabismes des trois langues hispaniques sont, d'ordinaire, des mots techniques qui appartiennent à certains domaines très étroitement circonscrits. Pour commencer, il s'agit presque exclusivement de noms communs; puis, on reconnaît aisément, en filtrant ce stock, les arts, les métiers, les sciences que les conquérants orientaux ont enseignés à leur sujets ou voisins: métallurgie, poterie, certains aspects de l'art militaire (p. ex., attaques à l'improviste de la cavalerie). Mais on se heurte à des exceptions; comment expliquer l'infiltration d'une seule particule parmi ces arabismes — esp. *hasta*, port. *até* 'jusque' — qui de prime abord paraît aussi choquante que l'empiétement d'un seul numéral d'origine slave (*sută* 'cent') sur le système numérique du roumain, système sous d'autres rapports parfaitement homogène?

Évidemment, il faut chercher le contexte spécifique qui puisse justifier l'écart. Par exemple, '100' n'est pas simplement un numéral équidistant de '99' et de '101' et qui entre dans une série ('99, 100, 101'), tout comme

' 37 ' occupe sa place entre ' 36 ' et ' 38 '. Quoi qu'en pense un mathématicien, ' 100 ', de l'avis du linguiste, peut acquérir une nuance collective, signifiant alors ' centaine ' et non ' cent ' ; par contre, on ne peut pas s'imaginer le suffixe *-aine* accolé à *trente-sept*, ou *-ina* accroché à *trenta sette* en italien. C'est ce sens collectif (' groupe, contingent, tas ou paquet de cent ') qui accorde à *sulā* le rang d'un nom commun et le libère de son isolement, en tant que mot d'emprunt. En appliquant ce raisonnement à l'esp. *hasta*, on pense aux arpenteurs et agronomes arabes qui ont inculqué à la population hispano-romane et gothique bien des mots qui faisaient pendant à de nouvelles répartitions du terrain, à de nouveaux modes d'irrigation, etc. Entre ces noms communs s'est faufilé une préposition tout spécialement utile et fréquente dans ce contexte social des *agrimensores*.

Examiné sous l'autre prisme, celui de la forme, *hasta/até* révèle d'alarmantes anomalies qu'on est bien loin d'avoir expliquées. Pour commencer, à l'est de la Castille proprement dite, donc dans la zone navarro-aragonaise, le mot sémitique n'avait pas réussi au Moyen Age à déplacer *entro a* / *entro que*, le descendant local du type bas-latin *INTRŌ* (USQUE), dans lequel on reconnaît immédiatement le correspondant de l'anc. frç. *entr(u)esque*, anc. prov. *(en)trosque*, rh.-rom. (Grisons) *ent(r)oqua*, etc. Abstraction faite de cette concurrence lexicale, la forme *hasta*, représentée en ancien espagnol par *fa(s)ta*, soulève des problèmes d'ordre phonétique. En effet, comme on est d'accord sur le point de départ (ar. *hattā*), on ne s'explique pas bien *-st-* comme reflet roman d'une géminée arabe. Certaines graphies archaïques (qui remontent à une époque où l'orthographe était encore flottante) paraissent franchement ambiguës (*adta*, *hadta*) : elles montrent une hésitation — de la part des scribes et, peut-être, des locuteurs — pour rendre le *h* sémitique, soit par approximation, soit par zéro, ainsi qu'une tentative fort inhabile pour marquer la gémination de l'occlusive dentale, à laquelle on n'était plus accoutumé en hispano-roman. L'aphérèse de l'*h* exotique est aussi le trait le plus caractéristique de l'ancien galicien-portugais (*ata*), où l'on trouve cependant aussi les premiers vestiges de *até*, forme qui a triomphé en portugais moderne, ainsi que les variantes intermédiaires — et, si l'on veut, hybrides — *até en*, *atén*. Celles-ci expliquent, mieux qu'aucun autre facteur, deux phénomènes curieux : le remplacement d'un *a* par un *e* (que ne partage pas d'ailleurs l'ancien castillan, indifférent à l'attrait d'une combinaison *fata* + *en*), et surtout le changement de la place de l'accent, en faveur du modèle oxyton.

Mais nous ne sommes pas au bout des complications ; il nous reste encore

à expliquer la genèse et le triomphe de la variante *fasta*, qui survit dans *hasta*, puis /asta/. Il y a longtemps qu'on pense à l'influence de la prép. *hacia*, anc. esp. *faz a* 'vers' (déjà le fondateur du romanisme, Friedrich Diez, y faisait allusion), et cette hypothèse est d'autant plus plausible que dans les textes médiévaux (témoin le *Poema del Cid*, qu'on a élucidé à fond), *faza* en effet acquiert souvent le sens de 'jusqu'à'. Mais s'il ne s'agissait que de cette seule pression, on s'attendrait à des variantes comme **façta*, **fazta*, avec des sifflantes affriquées — formes entièrement compatibles avec la norme phonologique de l'ancien espagnol, mais qui, et ce n'est assurément pas par hasard, brillent par leur absence. Il faut donc chercher plus loin.

Une importante corrélation ('point de départ' ~ 'point d'arrivée') est exprimée en espagnol, obligatoirement, par *desde... hasta*, tout comme en latin par *Ā (DE, EX) ...AD*, et en français par *de...à*. Qui s'intéresse à *hasta* (ou à son prédécesseur *fasta*) ne peut donc pas s'interdire une brève analyse de *desde*.

Or, cette préposition, décidément caractéristique des parlers de la péninsule, soulève à son tour plusieurs problèmes. Il existait, à l'état embryonnaire de la langue, un noyau *des*, qu'on retrouve en français (*dès*), et sur l'origine duquel les spécialistes ne se sont pas mis d'accord : quelques-uns opèrent avec une combinaison *DE EX* (conjecture d'autant plus vraisemblable que le toscan offre un parallèle frappant : *da* < lat. *DE AB*) ; d'autres lui préfèrent une solution à notre avis trop artificielle pour entraîner la conviction : *DE IPSŌ*... Ce *des* simple survécut longtemps en espagnol comme composant de la conj. *desque* (encore fort répandue au Siècle d'Or), mais, en tant que préposition, ne tarda pas à céder le pas à *desde*, soit parce que les locuteurs tendaient à étoffer les particules (cf. it. *ove* → *dove* 'où', à l'aide de *dove* 'd'où' ; esp. *onde* > *donde* 'où', encore une fois avec le concours de *donde* 'd'où'), soit parce que la restauration de *-e*, comme réaction aux hasards de l'apocope, favorisait l'élargissement du monosyllabe *des* dans cette direction esthétiquement séduisante. En tout cas, *desde* et *fasta* apparurent presque simultanément et, à n'en pas douter, s'appuyaient, bien que seul un inventaire exhaustif nous dira un jour quelle fut, coup sur coup, l'histoire de leur rapprochement graduel, en projection microscopique. Enfin, l'ancien espagnol, y compris l'aragonais et même le catalan à l'extrême, le long de la côte méditerranéenne, avait recours à une particule complètement oubliée de nos jours, mais assez commune au XIII^e siècle, *fascas* 'presque' (mot d'origine controversée, peut-être non latine). A y regarder de près, on découvre certains contacts sémantiques entre 'presque'

et ' jusqu'à ' (au sens local et, *a fortiori*, au sens figuré). Étant donné l'affinité phonétique, articulatoire et surtout acoustique de /sk/ et /st/, on n'a pas le droit d'éliminer péremptoirement la pression de *fascas* comme facteur accessoire dans la victoire de *fasta* sur *fata*.

On reconnaît l'énorme complexité du problème, et aussi le nombre des inconnues dans quelques-unes de ses ramifications : les doutes sur la descendance de *fascas*, sur certains épisodes encore obscurs dans l'histoire de *fazia/hacia*, sur la cause et la chronologie exacte de l'agglutination de *-de* à *des*¹. On sait d'ailleurs que les équivalents de *hasta* dans les langues-sœurs, y compris le fr. *jusqu'à*, posent, eux aussi, des problèmes délicats ; pour n'en mentionner que deux, le *u* /ü/ de *jus-* (en face de l'anc. fr. *jos*) et la réintroduction de l's, après une époque où l'on disait *jûque*, prêtent à plus d'une interprétation, et la rivalité, pas encore résolue, de *fino a* et *sino a* en toscan cause, elle aussi, de vives inquiétudes². Mais ces détails, qui appellent un nouveau traitement monographique malgré le succès des sondages de P. Falk et T. Sävborg, ne nous concernent plus. Il s'agissait ici d'établir, à l'aide d'un exemple représentatif, qu'un mot prédestiné à tourmenter l'imagination d'un étymologiste épris de vastes synthèses culturelles peut en même temps aiguillonner la curiosité d'un confrère aux prédilections strictement linguistiques.

1. Pour l'histoire de l'opposition AB : AD (mais ABSĒNS : PRAESĒNS), des rapports entre AB, DĒ et EX, et de la prolifération des variantes de AB au sein même du latin (ABS, Ā, AS-, AU-) — exubérance qui, à notre avis, en a scellé le sort — on se reportera à l'excellent article avec lequel s'ouvre le *Dictionnaire étymologique* de Ernout et Meillet. Meyer-Lübke a réuni des matériaux copieux sur INTRŌ et USQUE, avec de précieux renvois à la littérature, mais pour tirer profit de son érudition il faut extraire toute l'essence des deux articles en question du R. E. W. Dans la péninsule ibérique, des formes comme *tro a* < INTRŌ AD n'étaient nullement exclues des textes archaïques de teinte occidentale ; il suffit de citer le traité vétérinaire *Libro de los caballos*, p. 43.24. Pour une documentation méticuleuse d'anc. gal.-port. *ata/atá, até(n)*, etc. nous ne connaissons pas de meilleure source que l'article de Eero K. Neuvonen (1951 : 318-20).

2. On trouvera une bibliographie *minima* sur le problème de *jusque* dans la 2^e éd. du E. W. F. S. de Gamillscheg, à la p. 552. Il paraît que sŭ(r)su ' en haut ' exerçait des pressions, d'un côté — par synonymie — sur sŭPER (ainsi, en français, la prép. *sur* est une espèce de compromis entre *sovre* et *sus*, deux mots qui en espagnol classique, par contre, ne s'influençaient guère : *sobre* en face de *suso*) et, d'un autre côté, par attraction antonymique, sur DĒ VORSU dont le descendant français, en subissant l'influence de *sus*, s'est transformé graduellement de *jos* en *jus*, entraînant un mot isolé comme *jusque* ; voir la documentation que nous offrons (1951 : 485-518). Faut-il postuler l'influence de *presque* sur la var. *enjesque*, pour en justifier non seulement l's mais aussi la voyelle tonique ? Est-il permis d'étendre à l'anc. fr. *entruisque* cette hypothèse d'une pression latérale ?

III. L'ÉTYMOLOGIE COMME DISCIPLINE ARCHÉOLOGIQUE.

A partir d'environ 1900, les étymologistes ont développé des méthodes si raffinées pour entrelacer les recherches lexicales (au sens étroit et technique du mot) avec des sondages d'ordre anthropologique (termes de parenté, désignations d'outils et de récipients, formations ayant trait à la culture gastronomique, noms des fêtes et des unités du calendrier — p. ex. des saisons, des mois, des jours de la semaine et des heures de la journée, etc.) qu'on a à présent un véritable embarras de choix en cherchant à caractériser les meilleures réussites. Comme il s'agit de la reconstruction de mosaïques ou, pour le dire moins élégamment, d'un travail de rapiéçage, beaucoup dépend de trouvailles accidentelles, mais aussi de la détermination des chercheurs, et quelquefois même du talent littéraire de l'interprète, voire de l'éloquence de son plaidoyer. C'est pour cela que, dans ce type de recherche — de tournure plus historique et concrète que proprement linguistique et abstraite — l'aplomb d'un maître en plein contrôle de son métier l'emporte sur l'assiduité d'un néophyte timide. La belle étude de Hugo Schuchardt sur l'étymologie de *trouver* (à la lumière de TURBARE [AQUAM] 'troubler [l'eau]', conçu comme mot-clef d'une technique de pêche), ainsi que celle de Gaston Paris sur [IECUR] *FICĀTUM en roman (remplacement du vieux nom hétéroclite pour 'foie', *iecur*, gén. *iecoris* ou *iocineris*, etc., par un néologisme suggestif, qui évoque des oies bourrées de figues comme source principale de la gourmandise qu'est devenu, sous l'influence de cuisiniers grecs, le pâté de foie gras; transformation sporadique de *FICĀTU en *FICĀTU ou *FICĀTU sous la pression de son synonyme grec *sýkotón*), représentent de véritables modèles de recherches lexicologiques savoureuses et « polychromes »¹.

On a tout spécialement poussé l'art de la reconstruction des itinéraires, par voies terrestres et maritimes. Certains savants (en l'occurrence, Bengt Hasselrot) ont identifié la route circum-méditerranéenne d'un mot comme lat. PRAECOX 'précoce', adjectif dont on usait pour qualifier un fruit à os dur, comme la prune ou la pêche et qui, à un tournant de l'histoire de

1. Ce n'est assurément pas par hasard que l'article de G. Paris « *Ficatum* en roman » — véritable joyau de reconstruction lexicologique — a été dédié à un maître du comparatisme. Il a été réimprimé, avec un supplément fort instructif (comptes rendus de Meyer-Lübke et de Grammont, réactions épistolaires de J. Gilliéron, L. Havet, R. Menéndez Pidal, L. Sainéan) dans les *Mélanges linguistiques* posthumes de l'auteur (1906-09 : 532-54).

l'horticulture, a servi de point de départ pour notre *abricot*, en train de devenir un mot pan-européen. On est aussi parvenu à établir le prélude oriental à la biographie de beaucoup de mots gréco-latins ; on a, indépendamment, démontré — et la preuve en a été éblouissante — que beaucoup d'indigénismes si caractéristiques de l'espagnol d'outremer ne se sont pas du tout étendus graduellement, en rayonnant en toutes directions, avec une intensité plus ou moins égale, à partir de certains centres (de la culture, de l'administration, du commerce, des pèlerinages) comme le Mexique, l'Isthme, les Antilles ou la vice royauté du Pérou ; mais que, tout au contraire, ces mots exotiques ont commencé leur carrière en traversant l'Atlantique de l'ouest à l'est, en partant donc de leurs foyers coloniaux généralement assez étroits, puis, absorbés et sanctionnés par les Espagnols métropolitains, ont entrepris, maintes fois, des voyages de retour, en accompagnant, pour ainsi dire, les vaisseaux que Séville, se faisant forte d'exploiter son monopole, envoyait régulièrement aux principaux ports du Nouveau Monde ; autrement dit, se répandant, au cours de cette seconde phase, en forme de large éventail ¹.

Comment concilier ces faits (et les valeurs que nous y attachons) avec notre concept d'une étymologie 'intéressante' ? Pour nous en tenir aux mots migratoires, il est aisé — et fort instructif pour l'historien doublé d'un linguiste (ou qui collabore avec un linguiste) — d'établir certaines catégories sémantiques d'un groupe donné d'emprunts lexicaux. Ainsi, selon J. L. Terlingen, les italianismes de l'espagnol se subdivisent ainsi selon le domaine en question : la vie culturelle (la littérature, le théâtre, les arts plastiques — y compris l'orfèvrerie —, la musique et les danses), la vie religieuse et ecclésiastique, la politique et le gouvernement (la diplomatie, l'administration, la justice), la vie militaire (l'armée, les forteresses), la vie maritime (navigation, construction navale, équipage, type de vaisseau, grément, parties de la carcasse), etc. ². Pour chacun de ces groupes ou sous-groupes, on peut alléguer plusieurs exemples (presque exclusivement des noms communs). A force de se spécialiser dans un de ces domaines, le chercheur trouvera encore d'autres témoignages — en partie des mots qui, après une période d'essai, de tâtonnements, ne se sont pas acclimatés en dehors de leur patrie. Découvrir, puis mettre en relief ces trésors oubliés, est une opération mérit-

1. On sait que ce genre d'études a été fondé par P. Henríquez Ureña, imbat-
table archiviste, lecteur et connaisseur des sources.

2. Nous suivons la piste de Terlingen, la thèse duquel il n'est d'ailleurs pas
prudent de consulter sans parcourir, au préalable, les comptes rendus très
serrés de J. E. Gillet et J. Corominas.

toire, soit, mais qui ne renferme ni n'implique rien de particulièrement 'intéressant', au point de vue étymologique, puisqu'elle ne fait que confirmer ou, tout au plus, nuancer des connaissances déjà solidement acquises auparavant, par l'étude des archives (inventaires, contrats, etc.).

On peut s'imaginer une situation foncièrement différente. En étudiant les paléo-germanismes dans les langues romanes, suivant les pas d'un spécialiste comme E. Gamillscheg, on est, encore une fois, en droit d'organiser le corpus en groupes sémantiques (bien qu'à cette occasion, la stratification ethnique et chronologique — mots absorbés par le latin vulgaire, mots transmis dans le cadre des nouveaux royaumes barbares, mots franciques qui, à travers l'ancien français, finirent par pénétrer dans le lexique des langues sœurs — soit beaucoup plus profitable). Quoi qu'il en soit, on découvre, en dehors des catégories étroites et bien délimitées (p. ex. vie militaire, chasse et apprivoisement d'animaux, élevage, boissons, mœurs et manières), certains mots d'une amplitude remarquable, surtout des verbes, comme l'esp. *sacar* 'tirer, puiser' (accompagné, dans la langue médiévale, de quelques composés : *asacar* 'inventer, feindre, imputer', *sonsacar* 'dérober subreptivement' ; *entresacar* survit encore). J. Corominas, qui a étudié à fond ce problème dans toutes ses dimensions¹, part du goth. *sakan* et postule la série suivante de significations : *'plaider' > *'se procurer, acquérir, gagner' > 'extraire' ; il attire notre attention sur l'anc. fr. *saichier* 'saisir, empoigner' et insiste, avec raison, sur la trajectoire parallèle du frc. *sakjan* 'revendiquer' > fr. *saisir* 'prendre possession (de), s'emparer (de), arracher (à)'.

Plus importante qu'une trouvaille isolée est la découverte d'évolutions sémantiques aussi radicales et accélérées dans cette couche particulière. C'est que le stock des germanismes en roman (à la différence des arabismes et des italianismes en espagnol) a une abondance de verbes et d'adjectifs, qui offrent des possibilités de généralisation toutes différentes. On n'a pas souligné suffisamment cette circonstance. Et en dehors du droit et des tribunaux, il ne manquerait pas d'autres domaines de la vie quotidienne (p. ex. les métiers) capables d'enrichir les langues romanes, au moment même de leur naissance et première éclosion, de verbes et d'adjectifs de souche germanique qui prêtaient à un audacieux élargissement de leur ancienne portée sémantique.

1. La version primitive de ses recherches, peut-être supérieure — par sa sérénité — à l'article rédigé en toute hâte pour le dictionnaire, a paru il y a plus de vingt ans (1951-52 : 158-62).

C'est ce processus qui a sans doute obscurci beaucoup de problèmes ; qui, par exemple, a failli rendre insoluble l'origine de l'esp. et port. *tomar* 'prendre'. Il existe à présent, pour les étymologistes, trois interprétations de cet important mot énigmatique : (a) on l'explique comme formation onomatopéique-expressive (idée de Schuchardt développée ou favorisée par Meyer-Lübke et Spitzer) ; (b) on le déclare le seul descendant légitime de AUTUMĀRE 'affirmer' (c'est la thèse de Rajna, de Jud, et de Corominas) ; (c) on postule (avec Diez) une base gothique, **tōmjan*, appuyée (au moins en ce qui concerne la forme) par les dépositions unanimes des autres langues germaniques¹. Or, les porte-parole de la seconde hypothèse, particulière-

1. Nous ne pouvons esquisser l'historique du problème qu'à grands coups de pinceau. Il paraît qu'au XIX^e siècle on désespérait de trouver une solution adéquate. Témoin le silence fort éloquent de C. Michaëlis qui, en 1876, opposait *tom-ador* à *-adero* mais non *tomar* à *tumbar* (1876 : 299 a) ; et, quatre ans plus tard, de P. Förster, à propos des sources de *o*, *m* et *t*. La vieille hypothèse de Covarrubias (*Tesoro* : *tomar* extrait du nom gréco-latin *tomus* 'section' — « lo que se toma parece dividirse de lo demás ») ne satisfaisait plus ; le dictionnaire posthume de R. Cabrera (1837) gardait le silence ; Diez, lui, à partir de 1853, offrait une conjecture germanique (équivalent gothique de l'anc. sax. *tōmian* 'rendre libre') qui semblait émaner d'un parti pris ; Scheler, dans son supplément à Diez, ne soufflait pas mot, et même Monlau (1856, 1881), qui d'ordinaire adoptait le point de vue de Diez, cette fois-ci laissait au lecteur la décision entre *tomus* et le congénère de *tōmian*. Dans ce climat d'opinion on comprend que Settegast, en 1883, ait pu se permettre la hardiesse, pour ne pas dire la sottise, d'invoquer MUTUĀRE 'prêter' à l'aide de toute sorte de trucs (métathèse, etc.), explication que G. Paris enregistra avec un point d'interrogation tout court (*Rom.* 12.133). C'est à ce tournant qu'intervient Schuchardt avec son idée séduisante, périlleuse même, d'une base expressive (1890 : 180) : rapprochement du fr. *tomber* et de l'esp. *tomar* ('niederwerfen' > 'nehmen'). G. Paris traite cette idée avec tiédeur (*Rom.* 19.619) ; G. Körting n'y réagit pas du tout, pas même en 1907 (hostile aux idées de Settegast et de Diez, il se déclare prêt à épouser celle de Covarrubias !). A la veille de la première Guerre mondiale Meyer-Lübke, enfin, succombe à la tentation (*R. E. W.* 1, num. 8975, s. v. *tum(b)* 'Fall', 'Plumps') ; il réitère son adhésion dans la rédaction définitive du dictionnaire comparé et exerce son influence sur trois générations de romanistes, en commençant par L. Spitzer, qui ne fait qu'embrouiller le problème (1926 : 121-26), à travers un Pellegrini légèrement sceptique (1950 : 13), et en terminant avec la 19^e éd. du dictionnaire de l'Académie espagnole (1970 : 1274 a : « como el port. *tomar*, de origen expresivo »). L'Américain Edwin H. Tuttle ne se range pas de ce côté (1913, 97-8 : *tómela* < *TOLLE MIHĪ ILLAM*), mais personne ne lui prête attention.

C'est vers 1920 que se déclenche la discussion passionnée, à la suite d'un excellent article de P. Rajna, qui venait d'exhumer, pour le romanisme, un verbe latin totalement oublié, AUTUMĀRE 'affirmer, prétendre, proclamer' (archaïque et en même temps tardif, voire ecclésiastique). Applaudie par Jakob Jud (1925 : 21-7), mais rejetée au lendemain de cet accueil chaleureux par Spitzer et, qui

ment ingénieuse, ont négligé un facteur fort important (qui n'a pas échappé à l'attention d'un Ernout) : c'est que, en basse latinité, il s'est produit une contamination de AUTUMĀRE et AEST-IMĀRE, -UMĀRE, 'fixer le prix ou la valeur de', 'juger'. Comme, d'un côté, il n'est pas improbable que les locuteurs, au stade du latin, aient hésité entre AU- et *A-TUMĀRE (cf. AUGUSTU > agosto 'août', AUGURĀRE > agorar 'pronostiquer', *AU(C)TÖRICĀRE > anc. esp. *a-* et *o-torgar* 'permettre', et que, de l'autre côté, les formes de prédilection, en ancien espagnol et portugais, sont *asmar* et *osmar* (plutôt que *esmar*, si caractéristique du provençal et du catalan), on ne court aucun risque de se tromper en supposant un croisement de A(U)TUMĀRE et AEST-TUMĀRE comme base de *as-*, *os-mar*, ce qui, par ricochet, nous oblige à chercher un autre point de départ pour *tomar*. C'est ici que s'avère l'importance d'une trouvaille assurée comme *sacar* < goth. *sakan*, renforcée par la descendance de *saisir* : un retour à *tōmjan (la base presque abandonnée de Diez ; mais il vaut mieux postuler *tōm-an ou -on) s'impose d'une manière inéluctable¹, n'en déplaise aux successeurs du pionnier.

On a déjà fait allusion au nombre élevé d'adjectifs qualificatifs romans d'origine germanique. Peut-être s'agit-il en partie de certains traits positifs que les Romains trouvaient dans la culture des envahisseurs et chez les

plus est, par Meyer-Lübke (v. *supra*), cette hypothèse a trouvé un avocat dévoué dans la personne de Corominas, adversaire implacable — et pour cause — de la conjecture de Schuchardt. Si dans son dictionnaire monumental l'auteur hésite encore entre AUTUMĀRE et la vieille base gothique de Diez, qu'il a eu raison de ressusciter et mettre sur le tapis, le *Breve diccionario* (1961) ne mentionne qu'AUTUMĀRE, sans d'ailleurs cacher au lecteur le risque qu'on court en l'acceptant (« de origen incierto »).

1. Un détail qui renforce la thèse de la provenance gothique de *tomar*, c'est l'absence totale de variantes à préfixe. En effet, le schéma idéal d'un verbe germanique en roman, c'est un verbe démuné de préfixe, quelle que soit la conjugaison à laquelle on l'ait transféré. Ainsi, *brotar* 'pousser, germer', *ganar* 'convoiter' et *ga(a)ñar* 'gagner' (qui se sont croisés), *guardar* 'garder', *guisar* 'préparer, apprêter', puis 'cuire', *rapar* 'raser' (lit. 'arracher'), *robar* 'voler', *triscar* 'folâtrer, gambader' (lit. 'battre le blé en grange'), anc. *bastir* 'construire', *guar-ir/-eçer* 'protéger' représentent la règle, qui n'admet que d'assez rares exceptions (le premier *a* de *ataviar* 'ornier, parer, attifer' n'est pas un préfixe ; c'est le passage à la classe inchoative en *-eçer* qui a muni *bastir* du préfixe *a-* : *a-bast-ecer* 'fournir' ; dans *arrear* 'harnacher', *correar* 'tirer (la laine)', il s'agissait de rendre le préfixe germanique *ga-*, et il n'est pas improbable que *agasajar* 'accueillir, souhaiter la bienvenue à' s'explique d'une façon analogue ; *desmarrido* 'épuisé', *desmayado* 'évanoui' appartiennent à un sous-type à part et reflètent, au surplus, des modèles transpyrénéens). Il est curieux que la grande exception à cette tendance ait été précisément *sacar*, en vue de l'anc. esp. *a-*, *so(n)-sacar* ainsi que d'*entresacar*.

porteurs de cette culture ; et en partie de certains 'trous' ou certaines 'cases vides' du lexique latin, qu'on était très satisfait de pouvoir combler avec les premières sources venues. Quoi qu'il en soit, on observe, surtout en français, une véritable surabondance de mots de ce type : *blanc*, *bleu*, *brun*, *gris* et assurément *blond* ; *gauche*, orig. 'de travers, maladroit' (extrait du verbe *gauchir* 'perdre sa forme' contaminé par *guencher* 'faire des détours') ; *blême*, encore une fois à travers un verbe (*blêmir*), etc. ; n'oublions pas, d'ailleurs, le caractère hybride de *haut*, avec son étonnante *h* consonne, en face de l'it. esp. et port. *alto*, roum. *înalt*, etc. Même les premiers anglicismes du français appartiennent quelquefois à cette catégorie (p. ex., *hagard*) ; les autres langues romanes qui ont eu des contacts avec les langues germaniques ne montrent aucun écart de cette tendance.

Il est donc, de prime abord, fort vraisemblable qu'un mot pan-européen comme *brave*, qui manque de base latine suggestive, descend soit d'une langue germanique, soit d'une autre langue 'barbare'. L'histoire sémantique de ce mot — comme celle de *PERSŌNA*, qu'a tracée magistralement H. Rheinfelder — est passionnante en soi, mais l'étymologiste ne peut pas s'attarder sur les détails de la phase franco-anglaise ('courageux') ou allemande ('sage, bien élevé, aux bonnes manières', surtout en parlant de la conduite d'un enfant). Ce qui compte, c'est la gamme des nuances sémantiques des langues méridionales ; et l'espagnol (y compris le portugais), où *bravo* équivaut à 'sauvage, féroce', l'emporte en intensité et en primitivisme sur l'italien ('efficace', 'capable', d'où aussi *bravo !* comme terme international d'applaudissement, prodigué surtout à l'acteur ou au musicien).

A la lumière de ces faits, il est désolant d'apprendre que les étymologistes es mieux avisés et les plus autorisés ont appuyé la candidature soit du mot gréco-romain *BARBARUS*, soit de l'adjectif latin *PRĀVUS* 'tort, de travers' (opposé à *RĒCTUS*), (fig.) 'mauvais, dépravé, perversi' ¹. Ni l'une ni l'autre

1. C'est Cornu qui lança la conjecture de *BARBARUS*, dans une brève note qui eut un énorme retentissement (1884 : 110-13). Körting l'accepta, sans vaciller, dans l'édition définitive de son dictionnaire (§ 1226), l'estimant préférable à huit autres hypothèses. Meyer-Lübke, lui, dans sa jeunesse, avait prêté son appui à une explication de Storm radicalement différente (1884 : 218-9), puis, dans sa grammaire comparée, avait gardé le silence sur l'origine lointaine de la famille, se limitant à classer comme mots d'emprunt l'it. *bravo* et *bravura* ; converti, il accepta *BARBARUS* comme base de *bravo* à trois reprises : dans les deux versions du *R. E. W.* (§ 945) et, séparément, dans une note (1930 : 4-8). Ajoutez à ce groupe de sympathisants prestigieux le nom de W. von Wartburg. D'autre part, *PRĀVUS* était un des trois « Einfälle » étymologiques qu'avait

de ces solutions ne satisfait sous aucun rapport les exigences les plus élémentaires de la forme. Le type *BRAVU représente, à n'en pas douter, une latinisation, peut-être celle d'un prototype **braw* qui, lui, pouvait être germanique, appartenir à une autre langue 'barbare', ou, à la rigueur, ne constituer qu'une formation expressive (douée d'un phonosymbolisme qui suggère le cri de guerre des envahisseurs farouches). Il existe des bases germaniques — mots authentiques ou reconstructions dignes de confiance — en -ao (témoin **blao*, l'ancêtre présomptif de *bleu*), et une latinisation en *ĀVU ne serait nullement étrange, à en juger par l'oscillation prolongée entre -ĪU et -ĪVU (lat. RĪVU > esp. port. *río*, etc.)¹.

IV. RECONSTRUCTION DE L'ATMOSPHÈRE INTIME.

L'étymologie est 'intéressante' — toujours au point de vue du contenu et non de la forme — quand elle met à nu un secteur de la vie humaine, à

enregistrés Diez, le qualifiant de peu vraisemblable. C'est à Menéndez Pidal qu'on doit une tentative — presque anachronique — de sa résurrection (1926 : 331-2), avec beaucoup de données précieuses. Sur les pas de Menéndez Pidal, le dictionnaire de l'Académie Espagnole, même dans sa 19^e éd. (1970 : 201 a), a adhéré à cette interprétation, qu'a d'autre part repoussée énergiquement (1954), en faveur de BARBARUS, J. Corominas.

Il nous paraît qu'on a trop rapidement retiré de la circulation l'idée de J. Storm (1876 : 170) selon laquelle il faut partir de RABIDUS 'furieux, enragé, forcené, écumant', renforcé par un *b*-initial d'ordre expressif (comme en *braire* et *bruire*), ou, à en croire G. Baist, d'origine germanique (1880 : 857). On se rappelle l'accueil favorable que fit à cette idée un Meyer-Lübke tout jeune ; Schuchardt, arrivé au sommet de sa carrière, la combla d'éloges (1899 : 42). Ce n'est pas l'adjectif verbal en -IDUS qui, à nos yeux, est séduisant, mais l'ingrédient phono-symbolique du groupe BR-.

On écartera les autres trajectoires, qui partent du nom neutre grec *brabeion* 'prix remporté dans les jeux athlétiques' ; de *RABUS, régression de RABIDUS déjà postulée par Ménage ; du nom cymr. *braw* 'terreur' ; de l'adj. a. h. a. *raw* 'cru, brut' (c'est à propos de cette solution, qui lui paraissait plausible — et qui en effet mérite, peut-être, une revendication —, que Diez énonça, pour la première fois, l'hypothèse d'un passage « expressif » de *r*- à *br*-) ; de -FRU- extrait de DEFRŪTUM, terme de viticulture (E. Boehmer) ; de l'adjectif gothique **blaggvus* auquel rêvait Brinkmann (1878 : 443, 451) ; de *BARBUS, prétendue régression de BARBĀTUS 'barbu' (Körting) — on trouvera les renvois dans l'*E. W. R. S.*, 5^e éd., de Diez-Scheler, et dans le *L. R. W.*, 3^e éd., de Körting. A ces tâtonnements il est loisible d'ajouter deux autres échecs qu'identifie, dans sa dernière note, Corominas : norr. *bráðr* (O. Densusianu) et sl. *brava* 'bétail' (L. Sainéan).

1. Sur la vraisemblance d'une latinisation, au moins partielle, **blavu* 'bleu', voir, en dernier lieu, G. Tilander (1971 : 545-7).

un des nombreux niveaux du passé, que des considérations de peur, de pudeur, de convention, bref, des contraintes sociales et individuelles, ou même une certaine indifférence de la part des locuteurs les plus autorisés (par exemple, des chroniqueurs, des écrivains, des législateurs, des glosso-graphes, qui passent au crible ou filtrent le vocabulaire) auraient autrement mis à l'abri de notre curiosité. C'est que les peintres, les sculpteurs, les romanciers choisissent leurs sujets plus ou moins délibérément et restent en plein contrôle de leurs matériaux, tandis que le développement du lexique, tout comme celui de la grammaire, dépend en grande partie du locuteur moyen, beaucoup moins conscient des zigzags du goût que ne l'est l'artiste contemporain. Il s'ensuit que le témoignage verbal de certaines réactions humaines très spontanées, voire intimes, peut se glisser aisément dans le lexique et s'y figer, tandis que les beaux arts et les belles lettres n'auraient pas manqué soit de les accepter expressément, soit de les exclure. On s'arrêtera ici sur les domaines délicats de l'humour, de l'érotisme, des superstitions et de la ferveur religieuse.

A. *Le domaine de l'humour.*

En rédigeant sa monographie méritoire, quoique légèrement vieillie, sur les noms de parenté en roman ¹, Ernst Tappolet n'a pas souligné suffisamment trois conditions qui présidaient au passage de l'a. fr. *sui(v)re*, *sue(v)re*, *sire* à *beau-père*, *belle-mère* en moyen français : (a) il y avait une fragmentation excessive de la racine SOCR-, qui appelait une thérapeutique énergique ; (b) on avait perdu le moyen d'opposer par la désinence le ' beau-père ' à la ' belle-mère ' — opposition essentielle et fort bien sauvegardée dans le reste de la Romania (port. *sogro* ~ *sogra*, cat. *sogre* ~ *sogra*, it. *suocero* ~ *suocera*, roum. *socru* ~ *soacră*, etc.) ; (c) à y regarder de près, un élément franchement propitiatoire se décèle dans ce contexte : dans le ménage traditionnel, la jeune nouvelle-mariée se voit d'ordinaire obligée à flatter son beau-père et à apaiser sa belle-mère.

Résumons les faits bien établis. Le latinophone avait à sa disposition la série suivante : SOCER (m.) ' beau-père ' et SOCRUS (f.) ' belle-mère ' — transformés en latin vulgaire, par interversion, en SOC(E)RUS -I et SOC(E)RA ; GENER ' beau-fils ' et NŪRUS ' belle-fille ' (ce dernier mot, lui aussi, métamorphosé en *NŪRA par hypercaractérisation et même en *NŌRA par polari-

1. (1895 : 122-37) — travail qu'il est temps de mettre à jour.

sation lexicale à outrance; LÉVIR -Ī (ou LAEVIR) 'beau-frère' et GLŌS -RIS 'belle-sœur', tous les deux éliminés du latin tardif et commun au profit de COGNĀTUS, -A, orig. 'parent par le sang' (par opposition à AFFĪNIS 'parent par alliance')¹. En ancien français, on note un 'accident' qui relève de l'histoire générale: *bru*, mot germanique à contour imprécis ('fiancée', 'nouvelle-mariée', 'belle-fille'; cf. la gamme sémantique de *bride* en anglais et de *nevesta/nevastă* en slave et en roumain) remplace le descendant de *NŪRA, *NŌRA, tout comme le slavisme *nevastă* occupe en roumain cette case vide. Ce qui nous concerne au premier chef dans ce processus de rajeunissement, c'est la genèse de la série *beau-père*, etc. Tappolet l'appelait « verträulich-ehrend »; mais si l'on reconstruit tous les avatars (l'emploi de *belle-mère*, vers 1450, comme synonyme non seulement de *suivre*, mais aussi de *marrastre* 'marâtre'; lenteur et faiblesse de la propagation de ce type aux noms des membres de la génération jeune — *bru* ne s'est éteint que récemment, *gendre* vit encore), on ne tardera pas à se rendre compte du caractère foncièrement propitiatoire du préfixe *beau-*, *belle-*. C'est la nouvelle-mariée qui, tremblant devant sa *suivre*, l'apaisait par une caresse, cajolerie ou flatterie — peut-être insincère —, tout comme le paysan, saisi d'une peur panique à l'idée du dommage qu'un carnivore féroce épris de sang, la MUSTELA des Romains, pouvait causer à sa basse-cour, en appelait à l'apaisement moyennant un nom adulateur qui cachait une plaisanterie dépréciative: *belette* en français, *comadreja* en espagnol, *doninha* en portugais, *donnola* en italien, etc.². On a invoqué le tabou pour justifier les pertes qu'a subies MUSTELA, soit; la fragmentation d'un système de noms de parenté et l'homonymie gênante suffiront pour expliquer l'effondrement de *sui(v)re* et ses variantes; mais le remède appliqué, en l'occurrence, évoque, au début, un climat domestique de peur et, peut-être, au surplus, de sournoiserie verbale.

(On revit l'atmosphère intime de la scène familiale — en marge de l'étymologie proprement dite — en étudiant, sur les pas de Gilliéron, de Spitzer

1. A titre d'alternative, on avait recours aux périphrases: MARĪTUS SORŌRIS, FRĀTER UXŌRIS; on trouve aussi quelques vestiges de formations suffixales, du type FRĀTRIA ou FRĀTRISSA (assez pittoresque en raison de son hybridisme gréco-romain).

2. Les noms dialectaux de ce petit animal féroce ont piqué la curiosité des partisans de la géographie linguistique. Deux thèses de doctorat ont été consacrées à ce sujet presque simultanément: Elsbet Schoff, Tübingen, 1933 et P. H. Böhringer, Bâle, 1935; en outre, le chercheur a à sa disposition les travaux de G. Flechia, R. Menéndez Pidal, R. Riegler, G. Rohlf, H. Schuchardt, H. Urtel, M. L. Wagner. On trouvera tous les renseignements chez Br. Quadri (1952: 264 b).

et de Hasselrot, les noms de femme hypocoristiques à suffixe masculin : *Margot, Marion, Suzon*, etc.¹. Il s'agit évidemment, à l'origine, des noms de petites filles et non de jeunes filles, et le suffixe à désinence masculine, donc non-marquée, comporte une plaisanterie innocente, suggérant l'attitude et le comportement d'une fillette qui joue, court et s'amuse un peu comme ses frères. On trouve en Russie ça et là — à un état, il est vrai, non grammaticalisé — des traditions semblables, où les noms de toutes petites filles perdent, par apocope, leurs désinences caractéristiques ; à l'inverse, des noms de garçons comme *Jaša, Saša, Griša, Aljoša, Mitja, Petja, Vanja*, montrent un *-a* ou *-ja* qui évoque, en d'autres contextes beaucoup plus communs, le genre féminin.)

B. *L'intimité érotique.*

L'étymologie nous prête parfois le fil d'Ariane qui conduit au labyrinthe des intimités érotiques. Soit le domaine des relations entre les chrétiens et les arabes d'Espagne. On sait que les sources espagnoles ne dissimulent pas les faits ; mais elles sont trop austères pour se plaire à décrire le détail piquant. C'est ici que s'interpose l'étymologie. On se rappellera que les verbes espagnols de provenance orientale sont extrêmement rares et ont trait, en général, à certaines techniques, soit militaires, comme *arrebatar* 'attaquer à l'improviste' (à moins qu'il ne s'agisse d'un emprunt nominal : *(a)rrebato* 'attaque', et que le verbe ait été forgé en espagnol) ; soit artistiques, comme *recamar* 'broder (en relief)'. Tout de même, on trouve des mots comme esp. *halagar*, port. *afagar* 'flatter', 'cajoler, câliner, caresser', 'distraindre', 'faire plaisir à', qui évoque l'hédonisme et la sensualité nullement voilés (à noter l'adjectif hybride *halagüeño* 'flatteur' et, à l'autre extrême de la gamme sémantique, *enfadonho* 'ennuyeux' et *tristonho* 'triste, abattu, déprimé' en portugais). Enfin, *achacar* et sa famille revêtent, au fond, un caractère franchement sexuel. Ses deux noyaux sémantiques :

1. B. Hasselrot a effleuré le double problème des prénoms féminins à suffixe masculin et, à l'inverse, des prénoms masculins à suffixe féminin ; voir son « magnum opus » (1957 : 152, 196, 235). L'article de L. Spitzer (1946 : 127-49) forme le chaînon central entre la première discussion importante du phénomène, celle de J. Gilliéron (1918), et les brèves allusions de Hasselrot. En développant le problème, on tiendra compte des analyses serrées de Erica C. Garcia (1970-71 : 39-54). Je viens d'examiner d'autres ramifications de ce problème dans une monographie à part (sous presse) : « Gender, sex, and size in the Romance languages ».

(a) 's'excuser, chercher un prétexte, imputer à une circonstance' et (b) 'souffrir d'une indisposition physique' (ce dernier noyau apparaît très nettement dans le nom *achaque* et dans ses deux satellites adjectivaux en -oso et -iento) ne deviennent compatibles que si l'on évoque le boudoir, le gynécée ou le harem. Ainsi s'entr'ouvre à l'étymologiste une porte presque scellée par l'historiographie médiévale et tout au plus très prudemment entr'ouverte même par les écrivains les plus hardis et indépendants, dans un climat de pudeur, voire d'austérité ¹.

C. *Les superstitions.*

Une troisième zone d'intimité que parfois seul le flair d'un étymologiste réussit à pénétrer est celle des superstitions et des croyances. Il est vrai que folklore et étymologie peuvent aller de pair ; ainsi, sur la notion 'né sous une mauvaise étoile' l'ancienne astrologie, le folklore et l'étude des croyances populaires projettent, en général, une lumière déjà suffisante. Tout de même, l'étymologie nous emmène plus loin : ainsi le fr. *malotru* (anc. *malos-truc*) et ses équivalents méridionaux (prov. *astruc*, esp. *astrugo*), qui ont fait double emploi comme anthroponymes, nous obligent à postuler un type latin vulgaire *ASTRŪCU 'né sous une étoile, dépendant d'une étoile', et il n'est nullement improbable que *feu* au sens de 'décédé' (a. fr. *feü*, *faü*, souvent précédé de *dur-* ou *mal-*) présuppose, dans la langue mère, un type parallèle *FĀTŪCU (et non *FĀTŪTU, de FĀTUM 'destin', qu'enregistrent pratiquement tous les dictionnaires et toutes les grammaires historiques — à tort, puisque le suffixe d'abondance et d'exagération -ŪTU n'y prête point).

Mais il y a un cas tout aussi intéressant, où l'étymologie se révèle nettement comme un instrument plus précis et plus délicat que les disciplines rivales. L'espagnol classique employait un adjectif (d'apparence participiale) *desmazalado* 'affaibli, déprimé', qui a été réintroduit, comme archaïsme élégant, dans le lexique littéraire moderne raffiné, mais qui — tant que le verbe correspondant est absent — pose de sérieux problèmes à l'étymologiste. Or,

1. La gamme sémantique de *achacar*, tel que ce verbe est employé de nos jours ('imputer, attribuer'), ne donne qu'une idée bien faible de sa richesse originale, mais un coup d'œil sur les matériaux réunis dans les deux dictionnaires historiques de l'Académie Espagnole et surtout dans le *Diccionario de construcción y régimen* de Cuervo (1886 : 1.174-6) suffira pour dissiper tous les doutes. Plus remarquable, somme toute, que le sens 'accuser' du verbe fini est le sens 'souffrant' (= angl. 'ailing') du ptc. p. *achacado*, qui le rapproche du nom *achaque* et des deux adjectifs satellites.

l'ancien portugais avait un verbe *desmazelar* (l'équivalent de l'a. esp. *desmanzillar*), qui, lui, se rattache facilement à la famille de *MACULA* 'tache, maille', *MACELLA* (note tironienne), *MACULARE* et **MACELLARE* 'marquer, tacheter, souiller'. *Desmazelado* pourrait donc faire partie de ce vocabulaire 'nostalgique' ou 'élégiaque' (p. ex. *echar de menos*, anciennement *echar menos* 's'apercevoir de l'absence de, regretter vivement' = angl. *to miss* < *achar menos* 'trouver moins') que la musique et la poésie lyrique galiciennes avaient importé en Castille. Tout ceci expliquerait la présence sporadique d'une forme d'emprunt, *desmazelado*, en Castille, malgré l'existence de son équivalent local *desmanzillado*; mais il nous reste à justifier le segment *-mazal*, substitué à *-mazel*. Il est fort probable qu'il s'est produit, dans les quartiers juifs (*juderías*) castillans du xv^e siècle, une contamination de *desmazelado* avec l'hébr. *mazzāl* 'étoile', croisement qui a enrichi le contenu du mot et renforcé l'effet qu'il produisait ('misérable, né sous une mauvaise étoile'); et la conclusion inévitable qui s'impose est que ce mot mi-roman, mi-sémitique s'est fauflé dans le vocabulaire général du pays et y est resté longtemps après le bannissement des Juifs de 1492 (puisque Cervantes y eut recourt). Nous n'avons aucun autre moyen de mesurer avec la même précision les contacts culturels intimes entre les quartiers juifs, musulmans et chrétiens de l'Espagne médiévale¹. Mais il ne nous manque pas de curieux parallèles; ainsi un courant de mots hébreux, sous l'égide du judéo-allemand, s'est déversé au xix^e siècle dans le vocabulaire du dialecte berlinois (*mešuge*, *Schmiere stehen*, etc.).

D. *L'effervescence religieuse.*

Quant à l'empreinte de la langue de l'Église, et tout spécialement de son lexique, sur les langues 'vulgaires', nous disposons de sources intarissables; nous pouvons même mettre à notre actif quelques belles tentatives de synthèse, comme ce livre de Hans Rheinfelder qui témoigne du bon goût et de la mesure de l'auteur : *Kultsprache und Profansprache in den romanischen Ländern* (1933). Mais l'histoire intime de l'influence du christianisme sur les langues de l'Antiquité tardive et du Moyen Age naissant a été traitée

1. Pour les renvois aux textes et à la littérature on se reportera à deux de nos articles antérieurs, qui se complètent mutuellement (1947 a : 227-43, 269-82; 1947 b : 272-301). Nous ne connaissons qu'un seul cas parallèle d'un hébraïsme qui, en partant des quartiers juifs ou crypto-juifs, ait envahi le pays entier, et c'est celui de *malsines* 'médisants', qui hantent encore la prose de Cervantès.

d'une manière peu discrète, au gré des préjugés et du 'wishful thinking' de leurs auteurs (K. Vossler, L. Spitzer, H.-F. Muller et bien d'autres). C'est ici que l'étymologie, grâce aux contrôles qu'elle exerce (et dont, à son tour, elle bénéficie), est capable d'ouvrir une voie intéressante.

Prenons un problème dont l'historique est aussi enchevêtré que l'histoire même du mot en question : l'origine de *commencer* (et de ses équivalents dans les langues apparentées). Une des premières trouvailles étonnamment heureuses de la 'prélinguistique' fut la reconstruction d'un type CUM + INITIARE pour justifier soit le mot français, soit l'esp. *comenzar*, le port. *começar*, l'it. *cominciare*, etc. En Espagne, des pionniers comme Francisco del Rosal (1601) et Sebastián de Covarrubias (1611) y avaient pensé, sans chercher une justification explicite de l'innovation ; pour la France, on ne peut guère alléguer l'opinion de Ménage (qui, en 1650, s'est tiré d'affaire en omettant le verbe), mais après la Révolution — en l'occurrence, à partir du *Glossaire* (1808) de J. B. B. Roquefort (t. I, p. 278 a, s. v. *comenchier*) jusqu'au *Dictionnaire* tout récent (1969) de A. J. Greimas (p. 125 b, s. v. *comencier*) — il n'y a pas eu de doutes, de tâtonnements ni de revirements. En effet, il faut chercher longtemps, même obstinément, pour trouver une opinion divergente, chez les précurseurs de l'historisme organisé et militant ¹.

Malgré cette unanimité apparente, la base *CUMINITIARE a causé de vives inquiétudes, surtout chez les comparatistes — et pour cause. Il y avait tout d'abord des problèmes à résoudre au sein du latin : l'irrégularité morphologique vraiment choquante de INCIPIŌ/COEPI, l'obscurité étymologique et même orthographique de INCOHŌ/INCHOŌ 'commencer, entreprendre, ébaucher' (rapproché, à ce qu'il semble, à tort, d'un verbe grec). Puis il s'agissait de classifier, en les justifiant, les restes épars de la latinité authentique, p. ex. le roum. *începe* et le rhéto-rom. *ančéiver* < INCIPERE, pour les

1. Le dictionnaire de Rosal restant inédit, on se reportera, pour le passage en question, au *Tesoro lexicográfico* 1492-1726 de S. Gili Gaya (1.592). Le jugement de Covarrubias ne s'écarte pas de celui de son prédécesseur, mais on y trouve, au surplus, un renvoi à l'it. *cominciare* (sans que la relation entre les deux verbes romans ait été tirée au clair) ; on voit aussi que, pour ce lexicographe, *empeçar* et *començar* étaient parfaitement échangeables — la permutation n'est pas moins importante pour l'étymologiste que pour le grammairien. Les deux exceptions au courant général sont l'édition *princeps* du Dictionnaire de l'Académie Espagnole (1729 : 2.431 a), qui prend INCIPERE comme point de départ ; et le dictionnaire posthume de R. Cabrera (1837 : 2.186 et s.), qui établit la ligne suivante : COEPTARE > anc. esp. *compezar* > *comezar* (Berceo, *Sacrificio* ; Alexandre) > *comenzar* (généalogie, cela va sans dire, insoutenable).

concilier avec le nouveau-venu. Autre opération préliminaire obligatoire : établir la relation de *CUMINITIARE avec certains néologismes parmi ses rivaux. Comment, p. ex., s'expliquer la coexistence de deux synonymes parfaits, *come(n)çar* et *empeçar*, en ancien espagnol, à la lumière d'une troisième forme assez alarmante, à savoir, *compeçar* ? Mais en dehors de cette série de difficultés, pour ainsi dire, externes, il y en avait d'autres, encore plus graves, qui étaient inhérentes à la base reconstruite. G. Gröber rappelait à ses lecteurs, à propos de *COMBATTERE et de *COMĪN'TIARE (c'est-à-dire, *CUMINITIARE, écrit d'une manière plus 'réaliste'), l'extrême rareté du préfixe COM- dans les innovations lexicales du gallo-roman et insistait sur l'extinction totale de INITIARE. Plus Fr. Diez réfléchissait sur ce problème, à partir de 1833, et moins il lui paraissait simple, à en juger par ses révisions (ou plutôt intercalations de nouveaux arguments). G. Körting disait en plaisantant que tout le monde était d'accord sur l'excellence de cette étymologie suggestive irrécusable, et que néanmoins elle n'était nullement assurée. Voilà un paradoxe ! Et Meyer-Lübke d'ajouter, dans la première rédaction de son dictionnaire : « Die lat[einische] Bildung ist auffällig, da für CUM- ein Grund fehlt, im It[alienischen] fällt die Synkope auf, im A[l]-f[ran]z[ösischen] erwartet man **comincier* » ¹.

1. Gröber (1884 : 1.550) nie (implicitement) que le mil. *inzà* perpétue INITIARE — idée chère à Diez —, tout comme Flechia avait rayé de la liste du doyen des romanisants le sard. *incumbenzai*, le rattachant à l'it. *incumbenza*. L'erreur la plus grave de Diez consistait, cependant, à expliquer *empezar* comme produit de *IN-INITIARE (verbe imprononçable ou, au moins, cacophonique) et à ne pas reconnaître dans l'anc. esp. *compençar* un compromis transparent entre *començar* et *empeçar*, que Diez eut tort de vouloir dissocier, au niveau typologique, d'*entamer*. Mettons au crédit du savant de Bonn la conclusion vraiment brillante que *CUMINITIARE doit remonter à l'époque romaine (« da sich der Romane der müssigen oder nur verstärkenden Komposition mit CUM... fast durchaus enthielt ») ainsi que la dérivation de l'occ. *enquar* ou *encar* (< INCHOARE), que confirment O. Bloch et W. von Wartburg.

Le Supplément de A. Scheler à la 5^e ed. (1887) de Diez (p. 721) ne contient que des renvois aux données dialectologiques recueillies sur ces entrefaites par Mussafia et Flechia. Körting, même en 1907, n'apporte rien de nouveau (num. 2356 du *Lat.-rom. Wtb.*), fatiguant le lecteur avec des renvois oiseux à certains abstraits verbaux. J. D. M. Ford (1900 : 41) enregistre et documente *començar* et *escomençar*, mais ne sait pas tirer parti de cette dernière variante, fort archaïque, qui coïncide avec une fonction de EX- dans la langue mère (Ernout-Meillet : ' en quittant, à la suite de [sens temporel], à partir de '). Meyer-Lübke, dans la première rédaction de son dictionnaire, attire l'attention sur l'émil. *kmintsipiá* (*CUMINITIARE × *PRINCIPIARE) sans insister sur le parallélisme typologique entre cette forme régionale italienne et l'anc. esp. *compeçar* ; il exagère

Si la rédaction définitive (1930-35) du *Romanisches etymologisches Wörterbuch* montre, au contraire, une assurance frappante, ce nouvel optimisme est dû aux admirables recherches de K. Jaberg ¹. Grâce au savant bernois, le centre du rayonnement de *CUMINITIARE a été localisé au nord de la Gaule christianisée ; le préfixe peu commun serait un écho de CONSECRARE et, en seconde ligne, de COMMŪNICARE au sens ecclésiastique de ce dernier verbe (Meyer-Lübke écarte l'influence de COMMITTERE pour laquelle avait plaidé J. Brück). Les difficultés mineures posées par l'italien se dissipent dès qu'on postule la propagation du verbe à travers la barrière des Alpes, avec toutes sortes d'accommodements aux étapes septentrionale et toscane ².

Je crois, cependant, qu'on a le droit d'aller plus loin. Les locuteurs avaient, dans les provinces de l'Empire, beaucoup d'alternatives fort alléchantes, p. ex. cet INCEPTARE 'entamer' qui a laissé d'importants reflets, surtout à l'ouest de la Péninsule ibérique ³. Pour assurer le triomphe d'une formation

le rôle de la migration lexicale en déclarant provençalisme le port. *começar* et catalanisme l'esp. *començar*.

1. Cet article, dû à Jaberg exclusivement, représente une conférence (1924) munie *a posteriori* de notes et de cartes ; il rentre dans une contribution, signée par Jaberg et Jud, et publiée dans le premier tome, de caractère « programmatique », de la *RLiR*.

2. L'idée centrale de Jaberg, sanctionnée par Meyer-Lübke, visant à classer *cominciare* comme forme septentrionale (même gallo-romane) toscanisée, a été approuvée par quelques italianisants, notamment par C. Battisti et G. Alessio (1951 : 1028 b) et par G. Devoto (1966-67 : 89 b), tandis que d'autres ont gardé le silence. C'est particulièrement vrai de A. Prati (1951 : 304 b), de D. Olivieri (1953 : 194 b-195 a) et de Br. Migliorini & A. Duro (1958 : 120 b). On trouvera d'importants renseignements dans ces cinq précieux instruments de travail. — Quant à la péninsule ibérique, il n'existe aucune preuve irréfutable du caractère adventice de *come(n)çar* ; à noter qu'au Moyen Âge le portugais et le navarro-aragonais montraient des variantes tantôt avec *-n-*, tantôt sans *-n-*.

3. Le manque d'une sérieuse étude onomasiologique se fait sentir. On se souvient de la rivalité multiséculaire entre *come(n)çar* et *empeçar*, litt. 'entamer', en hispano-roman (voici comment J. Corominas, en étymologiste, définit *empeçar* : 'cortar un pedazo de alguna cosa y comenzar a usarlo') ; il faut y ajouter comme troisième candidat *encetar* 'entamer, commencer' < INCEPTARE (*R. E. W.* ³, num. 4348) qu'on trouve un peu partout — spécialement en portugais : *ence(i)tar*, et en catalan : *encetar*, mais aussi en salmantin, en aragonais, même en castillan : *encetar* 'introduire, entamer un sujet', avec propagation de la nasale. (L'étude de Leo Spitzer sur INCEPTARE, vieille d'un demi-siècle, est à refaire.) Les principaux rivaux de *cominciare* (*viare*, *av-* et *in-viare* ; *incamminare* ; (*az*)*zeccare*, *taccare*, *mettere mano* — reflet de MANŪ MITTERE 'émanciper') sautent aux yeux quand on examine les deux cartes de Jaberg. Battisti et Alessio ont peut-être tort de renvoyer à *incignare* 'faire, porter pour la première fois', mot assez récent en italien littéraire, mais de vieille souche sardo-méridionale ; il descend du lat. tardif ENCAENIARE 'consacrer,

aussi anormale que *CUMINITIARE, on avait besoin d'une pression beaucoup plus puissante que le précédent de deux ou trois verbes isolés. On devine, derrière ce verbe, la véritable et mouvante expérience vitale d'un nouveau début, au sein d'un nouveau groupe d'amis qu'offrait aux convertis le christianisme primitif. Après la rupture avec le luxe et les jouissances du paganisme, on commençait, en idéalistes, une vie nouvelle (mot que nous employons ici avec toute la force dont l'a doté Dante), et on la commençait ensemble. Peut-être les conversions des jeunes Américains, épris du nouvel idéal de « living in a commune », nous rendent plus facile la compréhension de *CUMINITIARE qu'elle ne l'était pour Jaberg il y a un demi-siècle¹.

Le cas de *commencer* n'est pas isolé : on devine la suggestion délicate de la ferveur, même de l'extase religieuse dans la consonne initiale de l'a. esp. *fimencia* (qui au début revêtait une forme plus transparente : *fe-*, *fi-miença*). On sait que le mysticisme espagnol du XVI^e siècle a doté de nouvelles nuances sémantiques certains mots-clé, y compris *arrebato* 'transport' (= all. 'Verzückung') qui, étymologiquement, est un arabisme incontestable — tout comme des millions de croyants catholiques, en poussant l'exclamation *¡ojalá!* 'je fais des vœux pour que...', ne se rendent pas compte de l'invocation implicite d'Allah. Mais on a un peu négligé *fimencia*, qui, au XVI^e siècle, réduit à (*h*)*emencia*, était déjà en pleine décadence, mais qui vers 1200 jouait encore un rôle important dans les poèmes hagiographiques d'un Gonzalo de Berceo. Or, la seule possibilité d'expliquer *fimiença* est de supposer un croisement de VEHEMENTIA (qui, ailleurs,

inaugurer', qui à son tour reflète l'hellénisme ENCAENIA (pl.) 'fêtes d'inauguration'. A la rigueur, *incignare* montre une certaine approximation sémantique à l'esp. *estrenar*, verbe qui, selon Corominas, remonte au XIII^e siècle, mais signifierait au début 'présenter un cadeau, en particulier les étrennes', sens découlant de celui du nom *estrena* < STRĒNA qui exerce sur le verbe une espèce d'hégémonie (la hiérarchie chronologique et sémantique est à l'inverse dans le cas de *estreno*). Tout ceci prouve qu'on était bien loin d'une nécessité vraiment urgente de forger *CUMINITIARE, à l'instar des locuteurs portugais qui se dépêchèrent à former *espreitar* 'guetter' immédiatement après la collision de *aceitar* 'accepter' et *asseitar* 'être aux aguets'. La naissance de *CUMINITIARE n'obéit donc à aucune crise linguistique.

1. Le cas de COMEDERE > esp. port. *comer* 'manger' est foncièrement différent. La chute du -d- a frappé le verbe simple EDERE — vraisemblablement — au III^e siècle, au moment donc où le préfixe COM- gardait encore sa vitalité. Vu le danger de l'érosion de EDERE, il est loisible d'interpréter la généralisation du verbe composé comme mesure ou réaction thérapeutique. Ici donc c'est la langue (en l'occurrence, ses faits les plus bruts : le développement des sons) et non une nouvelle « philosophie » ou un nouveau « comportement » qui dicte ses conditions en matière lexicale.

survit comme mot savant : fr. *véhémence*, etc.) avec, soit FIDE 'foi', soit FERVORE 'bouillonnement, chaleur, ardeur' (aux sens physique et moral), soit tous les deux. La foi étant un élément si important, si plein de promesse du christianisme primitif, on n'est pas surpris de voir surgir, à côté de l'ancien mot païen FIDE 'croyance', 'loyauté', un néologisme à contour fort net, CRĒDENTIA, qui a laissé des traces partout dans la Romania — du Portugal à la Roumanie — et qui a légué à la péninsule ibérique, encline dès l'aube de l'histoire à l'héroïsme, au martyre, à la violence, voire à la cruauté, ce curieux amalgame de FIDĒS, FERVOR et VEHEMENTIA ¹.

Seulement, il ne faut pas exagérer l'empreinte du trait mystique chez les Espagnols sur l'histoire d'un mot particulier. Ce qui a sapé la position de VEHEMENTIA dans le lexique hispano-roman, ouvrant la voie à la contamination, c'est, d'un côté, l'inconvénient d'un *h* muet au centre du radical (on sait que TRAHERE 'tirer' gravite vers *TRAGERE); d'un autre côté, la relation nullement nette entre VĒ-MĒNS (la forme primordiale de l'adjectif sous-jacent), le verbe VEHERE 'transporter' (d'ailleurs condamné à disparaître en roman) et l'abstrait en -IA : on s'attendrait soit à *VEHENTIA, soit à *VĒMENTIA. Il y a plus : le caractère affectif, « expressif » de *f* dans beaucoup de langues, et tout spécialement en espagnol, a été un facteur non négligeable, témoin sa transposition sporadique dans les trois cas fameux de INFLĀRE 'enfler' > (*f*)*inchar*, IMPLĒRE 'remplir' > (*f*)*enchir* et AFFLĀRE 'souffler vers ou contre', 'insuffler' > (*f*)*allar*, mod. *hallar* 'trouver', où il s'est probablement dégagé à l'état intermédiaire **infl'ar*, **affl'ar*, finissant par se propager à *enchir*. Il est particulièrement notable que IMPLĒRE, à l'état *IMPL'ER, *IMPL'IR, n'a pas produit **penchir* — parce que le *p*, plus stable, ne prêtait pas à ces sauts périlleux ².

V. L'ÉTYMOLOGIE CONÇUE COMME LABORATOIRE LINGUISTIQUE.

Même si tous les arguments allégués jusqu'ici ont été imbattables et tous les exemples ont entraîné la conviction, le linguiste épris de purisme sera

1. Sur *fimencia* et ses variantes on peut consulter quelques-unes de nos études antérieures (1944 : 307-23 ; 1954 : 161-191) qui reposent, d'ailleurs, sur des conceptions générales assez différentes de celles qui ont présidé à nos recherches de date récente.

2. On trouvera un minimum de renseignements sur ces trois verbes, ainsi que sur *fimencia* et sur (*f*)*inojo* 'genou' dans un article de grande envergure (Malkiel, 1964 : 27, 31), qui a provoqué plusieurs comptes rendus. H. Meier est dernièrement revenu sur cette question dans son *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*.

libre d'affirmer que l'étymologie enrichit nos connaissances historiques et dissipe la pénombre çà et là, soit, mais ne s'interpose qu'assez rarement et sur une échelle fort modeste dans les opérations de la grammaire historique et n'affecte pas du tout la théorie de la diachronie. Or, cette opinion, assez répandue parmi les chefs d'école du modernisme, est insoutenable. L'étymologie est, en réalité, un des grands laboratoires de la linguistique ; elle offre au chercheur des microscopes à l'aide desquels on peut aspirer à faire les tests dont dépend le progrès. Par conséquent, on ne peut pas l'abolir impunément, pas plus qu'on ne réussit à éliminer le laboratoire chimique, avec son outillage lourd et coûteux, à force de succomber à la fascination mathématique, voire quasi-esthétique, des formules et des modèles.

Commençons par la phonologie (au sens le plus large du mot). Certaines correspondances ou 'lois' phonétiques sont à tel point 'régulières' qu'un exemple de plus, distillé au prix d'un énorme travail dans le laboratoire de l'étymologiste, n'ajoute pas grand-chose au tableau. En effet, la transformation de *ē* en *ei*, puis en *oi* (sauf devant nasale) en ancien français : *PĪRA* > *poire*, *TĒLA* > *toile*, *VĒLA* > *voile*, *VĒRA* (n. pl.) > *voire*, représente un processus si clair (intrinsèquement) et si bien documenté que point n'est besoin d'en grossir le dossier. S'il reste un résidu de petites contradictions (p. ex. *VĒNA* > *veine* en face de *AVĒNA* > *avoine*), on peut essayer de se tirer d'affaire en invoquant soit l'action de l'analogie, soit la présence d'un mot d'emprunt, catégorie dont on n'exclut pas les régionalismes. L'inconvénient c'est que de telles correspondances tranquillisantes ne forment guère qu'une minorité. On sait que la diphtongue *ie* apparaît en *nièce* < **NEPTIA* (de *NEPTIS*) et en *tiers* < *TERTIU* sous des conditions rien moins que normales ; en toscan, certaines consonnes intervocaliques (telles *-p-*, *-t-*, *-k-*, puis *-s-*) se sonorisent, *grosso modo*, dans un quart ou un tiers des cas — assez nombreux — sujets au contrôle. En ancien espagnol, la syncope de la voyelle inaccentuée se produisait d'une manière déconcertante, presque sporadique, donnant lieu à de nombreux doublets, donc *INTERNECARE* 'exterminer' > a. esp. *entercar* ~ *enternegar* 'raidir'. On entrevoit très faiblement cette évolution : *enternegar* n'est attesté, à ce qu'il semble, qu'une seule fois, et il ne reste que quelques fragments épars de la famille de *entercar* (cat. *enterch*, esp. *terco* et gal. *terque* 'têtu, opiniâtre') ; on devine donc tout l'intérêt que revêt l'étymologie de *terco*, non pour l'histoire de la culture — on ne parvient pas à dénicher la moindre trace de couleur locale —, mais précisément pour la composante diachronique de la linguistique. En dehors de (a) la syncope d'une voyelle atone, il y a, dans ce cas enchevêtré, d'autres

intérêts en jeu : (b) la réduction du groupe 'lourd' *-rnc- à -rc- ; (c) une question de chronologie relative : la perte de la voyelle eut-elle le pas sur la sonorisation de la consonne vélaire, ou s'agit-il de l'introduction secondaire du groupe -rc-, assez répandu (*abarcar*, anc. *avarcar* 'embrasser') ? (d) la chute du préfixe *en-* ; (e) un changement profond dans la segmentation du mot : INTER-NECĀRE > *IN-TERNECARE, qui, à son tour, s'explique α) par l'effondrement partiel du préfixe INTER-, β) par la croissance exubérante du suffixe -ĪCĀRE, prononcé -ĒCARE en latin tardif provincial, donc irrémédiablement confondu avec -ĔC-ARE en vue de la neutralisation du contraste *e/ē* en syllabe atone, et γ) par le rétrécissement, à l'état roman, du verbe NECĀRE 'tuer, mettre à mort sans blessure' (esp. *a-negar* = fr. *noyer* ; à noter qu'en espagnol moderne *anegar* ne s'emploie qu'au sens figuré, cédant le pas dans d'autres contextes à *ahogar* < OFFŌCĀRE) ; (f) la dérivation d'adjectifs déverbaux en -o/-a et en -e — deux séries qui souvent se concurrencent. Nous voici au bout de l'inventaire des traits phonologiques et strictement grammaticaux qui projettent de la lumière sur les vicissitudes de *terco* et, à leur tour, bénéficient de l'éclairage que répand cet adjectif, réfractaire sous plus d'un rapport. Mais il reste, naturellement, un résidu de problèmes purement lexicaux — appartenant, pour ainsi dire, à un champ contigu — que ne manquerait pas d'actualiser une discussion animée de *terco* ; p. ex., (g) la question du remplacement de NECĀRE et, en hispano-roman, de OCCĪDERE 'tuer en abattant' — liée, à son tour, à l'étymologie controversée de *matar* —, et (h) celle des néologismes assez nombreux pour 'têtu', la déchéance du fonds classique (OBSTINĀTUS, PERTINĀX, PERVICĀX) étant due, en grande partie, à l'affaiblissement fatal des préfixes OB(s)- et PER-¹. L'étymologie de *terco* est, par conséquent, une espèce de pierre angulaire sur laquelle reposent plusieurs murs de l'édifice grammatical.

L'enchevêtrement de l'étymologie avec les autres sous-disciplines diachroniques dans notre domaine dépend donc foncièrement du caractère des changements en question ; en particulier, de la transparence de la 'loi' (ou la 'règle') et de l'abondance des matériaux déjà exploités ou encore disponibles. Plus le rendement de la prétendue 'loi' est faible (p. ex., en phonétique historique), plus les circonstances d'ordre historique (contact des langues), philologique (transmission des textes) ou nettement linguis-

1. On trouvera tous les faits essentiels dans un article légèrement périmé (Malkiel, 1949 a : 570-84) ; pour la chute du préfixe, qui est une phase quasi-obligatoire du processus d'extraction, on se reportera à la seconde partie de notre étude sur les noms et adjectifs verbaux en -e (1960 : 201-53).

tique (p. ex., rareté de certaines combinaisons de segments, au plan synchronique, ou de certaines successions d'événements, au plan diachronique) obscurcissent la réalité et nous empêchent de dégager dès l'abord la généralisation à laquelle le chercheur aspire, et plus la solution d'un seul problème étymologique, souvent à un prix exorbitant, est en état d'influencer le progrès de la science. En poussant à bout cette analyse, on peut ériger en principe qu'une étude étymologique est d'autant plus 'intéressante' — au sens que nous donnons à ce mot — qu'elle permet d'éclaircir, d'un coup, un grand nombre de problèmes tantôt interdépendants, tantôt liés ensemble de façon accidentelle, souvent mal définis, qui tous ont trait à la linguistique proprement dite.

En ce moment, il n'est pas nécessaire de reprendre la question délicate de la 'faiblesse' ou irrégularité ('imprévisibilité') de certaines mutations. Libre à nous de penser à un nombre variable de causes agissantes en des territoires adjacents ; ou, en réfléchissant tout spécialement sur la phonétique historique, de supposer une propagation 'lexicale' de chaque trait nouveau (c'est-à-dire que l'innovation s'étend graduellement, parfois lentement, d'un mot à un autre, de telle façon qu'un contre-courant ou une vague de résistance soudaine peut y couper court à mi-chemin) ¹. Quel que soit notre modèle favori de ce processus, il est incontestable que la prononciation sigmatique de l'*r* en français parisien, qui, à un certain moment, nous a valu quelques mots isolés : *besicles* au lieu de *béril* (ou *béryl*) et surtout *chaise* comme successeur de *chaire* (à moins qu'il ne s'agisse de la chaire d'église ou la chaire de professeur d'université, plus lourde), n'est nullement comparable au cataclysme qui a changé en *e*, dans une vaste zone septentrionale, l'*a* tonique en syllabe libre de la langue mère (*amer*, *frère*, *mer*, *sel*, etc.). Une loi phonétique encore très controversée est la monophthongaison de *ie* et *ue* à la dernière étape de l'ancien espagnol (*aviespa* 'guêpe' > *avispa*, *fruenta* 'front' > *frente*) ². On sait depuis longtemps que le voi-

1. Bien qu'il ne manque pas de traitements antérieurs, le lecteur profitera surtout, à cet égard, de la lecture d'un article de William S-Y. Wang, conçu en clef moderniste (1969 : 9-25).

2. Sur *besicles* et *chaise* il existe une littérature abondante. Dauzat, Dubois et Mitterrand enregistrent la forme intermédiaire *béricle* et appellent *chaise* « forme champenoise ou orléanaise » plutôt que parisienne (1964 : 84 a, 150 a). Fought offre un commentaire assez bref (1961-62 : 7-11), et nous proposons une solution indépendante du problème dans une note écrite pour un numéro spécial de *Langages* (1973 a). Sur la monophthongaison de *ie* et *ue* on trouvera notre dernière prise de position dans un article qui date de 1969 (319-27) ; on sait que

sinage — surtout la contiguïté immédiate — de certaines consonnes (*f, v, m ; l, r, rr, s* + cons.) favorise et accélère ce phénomène ; dans d'autres mots, cependant, la présence — et la distribution presque analogue — de ces mêmes consonnes n'a point produit, au moins dans la langue littéraire, le même effet. Comme rien n'agace plus le linguiste qu'une telle contradiction (causes identiques — résultats en conflit), chaque nouvel exemple inscrit au dossier de ce processus est hautement significatif. On s'imagine la valeur qu'acquiert, à la lumière de ces faits, l'étude brève, mais savoureuse de Menéndez Pidal (1920) sur la transformation — jamais accomplie — de l'a. esp. *rescrieço* 'fente, crevasse, fissure' en *resquieço* (perte d'une consonne, à savoir d'un *r*, par dissimilation), puis en *re(s)quicio*, en face du compromis *rescricio*, par rapprochement graduel entre *-crieç-*/*-criç-* et *quicio* 'gond' (*Revista de Filología Española*, 7, 24) ; le point de départ est un verbe, *EX-CREPTIĀRE, jumeau de CREP(I)TĀRE qui, lui, a donné lieu, indépendamment, à *grieta* 'crevasse'.

Voici un dernier exemple pour mettre en relief la différence entre les deux catégories d'étymologies 'intéressantes' que nous avons postulées comme axiome. Pour exprimer 'battre (en grange)' et 'fléau' il a existé de tout temps des mots fort différents au sein de la même famille de langues (en l'occurrence, la famille romane), tout simplement à cause de l'énorme diversité de techniques et d'instruments qui s'offraient, ce qui ressort des précieuses recherches, en partie iconographiques, de Schuchardt et Meyer-Lübke (1909), de Jaberg (1937) et, en dernier lieu, de J. G. C. Herculano de Carvalho (1953) — recherches difficiles à dépasser en ce qui concerne l'identification et la localisation de chaque type d'outil et de son nom. Les matériaux inépuisables qu'on a passés au crible suscitent, il est vrai, quelques problèmes étroits de linguistique pure (témoin le développement capricieux du groupe /nw/ de MANUĀLE), mais ceux-ci restent subordonnés à un schéma tout autrement imposant, suggéré par l'heureuse formule ethnographique *Wörter und Sachen*. Par contre, la tondaison n'offre rien de particulièrement frappant en ce qui regarde l'outillage (grands ciseaux, etc.) ; d'autre part, le risque d'une collision homonymique entre TUNDERE et TONDĒRE ; l'infiltration d'un verbe gothique, parent de l'angl. *shear* et de l'all. *scheren*, dans le vocabulaire hispano-roman (*esquizar* en espagnol archaïque) ; le paradoxe que dans ce verbe et dans certains autres germanismes (et arabismes) l'*r* a

nous n'avons point réussi à convaincre Jerry R. Craddock, voir son c. r. sceptique (1970 : 688-95).

abouti à *l* (*esquilar*) sous des conditions qui paraissent ne pas régner dans le fonds hispano-roman ; la fausse séparation de ce verbe en *es-* et *quilar*, et, en partant de ce fait, le remplacement du pseudo-préfixe *es-*, sémantiquement vide, par un autre préfixe, *tras-*, fort suggestif — peut-être, au début, pour nuancer la signification (‘ tondre de travers ’ ?) ; l’équation, en définitive, de *esquilar* et *trasquilar*, accompagnée de quelques tentatives pour forger *tresquilar*, à titre de compromis ; la relation secondaire de cette curieuse variante préfixale *tres-* avec les éléments *trēs-* et *tri-* ‘ trois ’ hérités, eux, de la langue mère, problème qui se fond avec l’histoire de *bi-* et *bis-* ‘ deux fois ’, hérissée à son tour d’énormes difficultés ; le contact de cet élément peu stable *tres-*, presque insaisissable le long de l’axe sémantique, avec un autre élément évanescent, le *tre-* qui çà et là s’est dégagé de (*en*)*tre-* < INTER-, tout comme *tra-* menaçait de se séparer de (IN)TRĀ- et *tro-* de (IN)TRŌ- ; l’amalgame sporadique, à l’Ouest, du verbe germanique envahisseur avec le descendant de son prédécesseur latin (TONDĒRE), croisement qui a abouti au port. *tosquiar* ; l’isolement croissant de *tusón* < TŌNSIŌNE ‘ tonte ’ en conséquence de l’effondrement de TONDĒRE (un ‘ repliement sur soi-même ’ qui rappelle — et surpasse — celui de *tesón* ‘ énergie ’ < TĒNSIŌNE, ancien abstrait du verbe TENDERE, et celui du port. *aleijão* ‘ infirmité, paralysie ’ < LAESIŌNE, satellite de LAEDERE à l’époque romane) — voici un modeste choix de problèmes intrinsèquement linguistiques, presque entièrement détachés de l’histoire générale, mais fort séduisants au point de vue de la diachronie particulière. Ce qui rend passionnant le problème étymologique de *es-*, *tras-*, *tres-quilar*/*tosquiar*, c’est, encore une fois, son empiètement sur un nombre vraiment exceptionnel de problèmes mal élucidés (même gauchement posés) de phonologie et de morphologie — pour passer sous silence son intérêt inhérent pour le lexicologue ¹.

VI. RAPPORTS AVEC LES SCIENCES PHONÉTIQUES ET AVEC LA SYNTAXE.

En dehors de cette vue générale, il est permis de s’arrêter sur quelques aspects particuliers de cette seconde classe d’étymologies jugées ‘ intéressantes ’. Ce sont, pour commencer, les biographies de mots individuels capricieux, examinées sous un objectif microscopique, qui ont mis fin à l’opti-

1. Ce résumé succinct repose sur une monographie assez étendue, vieille de dix-huit ans, qui reste inédite, sauf le chapitre sur *bes-* et *bis-*, qui a paru à part (1957 : 165-71). Sur *tesón*, *tusón*, etc. on lira avec intérêt un article que vient de terminer Suzanne Fleischman.

misme exagéré de la 'troisième génération' des comparatistes en ce qui a trait à la reconstruction de bases — optimisme auquel on peut épingler l'étiquette 'fin de siècle'; et c'est l'avènement du nouveau scepticisme qui, à n'en pas douter, a fini par bouleverser la recherche diachronique, en mettant au jour des alternatives. Regardons de près les hypothèses qu'on a construites, laborieusement, autour d'un mot énigmatique par excellence, l'esp. *loco*, port. *louco* 'fou' ¹.

Dans ce secteur sémantique — constamment sujet à l'usure des mots acceptés et au rajeunissement lexical — on s'attend aux surprises. En effet, il est curieux qu'un nom commun désignant un objet inanimé, comme *FOLLIS* 'sac ou ballon de cuir gonflé d'air', 'ballon à jouer', 'soufflet de forge', soit devenu, en français et en provençal, la source d'un adjectif substantivable, à savoir *fou*. On a affaire, évidemment, à un mot argotique, tout comme *tuyau* (appliqué à un individu), qui lui aussi suggère le vide, la vacuité cérébrale. On rencontre des traces de *fol* et de l'abstrait *fol(l)ia* en espagnol médiéval, mais il s'agit dans la Péninsule de mots d'emprunt, de transparente origine trans-pyrénéenne. Le mot indigène, en Castille, est dès le début *loco*, dont on dit, voici trois siècles et demi, qu'il soulève des problèmes insolubles. Nous inclinons à croire que c'est une exagération.

C'est avec Diez que commença, en 1853, l'habitude de rattacher *loco* à toute une famille de formations (faiblement attestées en latin vulgaire) désignant le hibou ². C'est indéniablement une conjecture suggestive, élé-

1. Le pionnier S. de Covarrubias, qui ne manquait pas d'*humour*, plaisantait déjà, en 1611, sur la difficulté de la question, en recourant à un calembour (*Tesoro*, s. v.; 1943: 770 b): « La etimología deste vocablo tornará loco a qualquier hombre cuerdo, porque no se halla cosa que hincha su vac'o ». A la suite, il discutait la différence de sens entre *loco*, *tonto* et *bovo* < *BALBU* 'bégayant', bien entendu sans se rendre compte du fait qu'il maniait les matériaux qui, tout bien pesé, vraisemblablement ont provoqué l'extraction d'un type « semi-culto » *loco*, pourvu que notre hypothèse de la parenté de *dislocatus* soit confirmée. Covarrubias, lui, n'hésita pas à proposer un total de cinq solutions — qu'il ne vaut pas la peine de réfuter expressément: 1) lat. *LOCUS* 'lieu'; 2) *loco* 'manquant de fermeté' (en basque); 3) lat. *LŪCUS* 'bois, bocage, bosquet (sacré)'; 4) *LŪX LŪCIS* 'lumière' (« per contrarium sensum »; peut-être le diction « lucus a non lucendo » hantait son imagination); 5) *LOQU-OR -Ī* 'converser'. De ces cinq conjectures, c'est la troisième qui impressionna le plus les académiciens (1734: 4.428 b): « ... por tener oscurecido y ofuscado el entendimiento ». Certains pionniers préférèrent garder le silence; ainsi Cabrera (1837) omit complètement l'adjectif si controversé.

2. C'est la circonstance que l'it. *al(l)occo* (*oloch* en Piémont et aux alentours du lac de Como) et le parm. *ciò* dénotent à la fois le hibou et le sot qui a inspiré à Diez, en 1853, l'idée de bâtir un pont entre le rarissime *ALUCUS/ULUCUS* conservé

gante, que l'on pense à l'aspect somnolent, ridicule de cet oiseau nocturne surpris en plein jour ou aux cris stridents qu'il émet. D'ailleurs, comme une note onomatopéique rentre, inévitablement, dans la discussion d'une conjecture ainsi définie, on se sent dispensé de prêter trop d'attention aux conditions nettes de la phonologie : diphtongue *-ou-* à l'ouest, monophthongue *-o-* au centre.

A ce moment commence la réaction des rigoristes : la sévérité l'emporte sur l'imagination artistique. On se lance dans la recherche d'une base qui satisfasse à la condition primordiale d'offrir un noyau compatible avec l'*ou* du portugais et l'*o* du castillan. Une première approximation s'avère absurde : GLAUCUS, nom d'un personnage mythique, évoqué par l'*Iliade*, ne convient pas. N'importe, on cherche et, à force de chercher, on trouve des bases arabes qui ont ce précieux avantage d'offrir un *au* ¹ — mais qui sont fantastiques sous tous les autres rapports.

dans un seul passage du commentaire virgilien de Servius, et les formes romanes, notamment l'it. *locco*, qu'il refusait, pour une raison grammaticale, de classer comme hispanisme (1853 : 207). Ce n'est que beaucoup plus tard que des doutes l'envahirent ; ainsi, dans la 3^e éd. (1869) de son dictionnaire, réimprimée deux fois, il offrait une alternative celtique (irl. *logaidhè* 'sot'), puis une allusion mystifiante à l'all. *Eule*, finissant sur une note de résignation : on ne peut rien décider sans connaître la quantité de la deuxième voyelle de A-, U-LUCUS. A. Scheler, dans son Supplément (1887), garda le silence.

Comme on s'y attendrait, au xx^e siècle c'était L. Sainéan qui, dans le premier tome de sa monographie sur la création des métaphores zoologiques, fut le premier à adhérer à la candidature de ALUCUS ; il confirma son appui dans les *Sources indigènes* (1925 : 1.96). A. Thomas s'y opposa résolument (voir la note suivante). Un G. Rohlfs encore très jeune se déclara, lui aussi, partisan de cette idée (1921 : 414-5). Comme exemples d'adhésions plus tièdes, donc plus prudentes, on peut citer L. Spitzer (1921 : 89-90), et surtout le commentaire que fit M. L. Wagner aux notules de Rohlfs (1924 : 272-6). La forme mozarabe *yuca* < **lluca* (arabe mar. *iuka*, *muka*) qu'allègue Wagner n'a pas convaincu Meyer-Lübke (*R. E. W.* 3, num. 9038 a) — qui, d'autre part, a adopté l'excellente analyse sémantique de Wagner : en effet, les sens 'égaré', 'abalourdi', 'lent', suggérés par la conduite de l'oiseau de proie nocturne, s'enlacent beaucoup mieux avec 'sot, stupide' qu'avec 'fou', hormis l'étrange cri étourdissant que pousse le hibou.... C'est aussi à Wagner que nous devons une lecture attentive des gloses, dont le témoignage unanime mais polyphone rend moins isolée l'attestation de Servius, et c'est grâce à son influence que Meyer-Lübke, taciturne et indécis en 1911 (*R. E. W.* 1 num. 3781 a, 6063), a fini par s'amollir (*R. E. W.* 3, num. 9038 a).

1. L'hypothèse anecdotique de *Glaucus*, lancée par E. Muret victime d'une fausse intuition (1905 : 379-89), n'a enthousiasmé (« ansprechende Vermutung ») que G. Körting (1907 : num. 4265 b) ; A. Thomas, en 1908, l'a soumise à un examen très serré (*Romania*, 37.335 et ss.). Il existait auparavant une version moins raffinée de cette conjecture : G. Baist se contentait de partir de l'adj. GLAUCUS 'bleu ou verdâtre', sans trouver une attache sémantique. La mode

Or, la vérité nous paraît tout autrement complexe. Si *loco* et son satellite *locura* 'folie' apparaissent dans les textes espagnols primitifs, il n'en est nullement ainsi de leurs équivalents portugais. En ancien portugais, ce sont des synonymes comme *tolo* et *desvairado* qui prédominent ; *louco* fait son début assez tard et pourrait, sans contredit, représenter un castillanisme camouflé (au Portugal, on naturalise souvent un mot espagnol en substituant une diphtongue descendante — caractéristique de la langue du pays — à une monophthongue neutre, donc incolore, et au surplus légèrement étrangère). La nécessité d'un segment *-au-* ou *-aw-* dans la base disparaît aussitôt qu'on s'en rend compte ; et la découverte de *DISLOCATUS* dans la terminologie de la médecine médiévale¹ nous amène à supposer que ce participe, en passant à la langue vulgaire, fut réduit à *loco*, en Espagne, sur le fameux modèle de *acordado* 'un homme qui garde une bonne mémoire' (à la base de *COR CORDIS* 'cœur') → *cuerdo* 'prudent' (et, indirectement, *cordura* 'prudence'), ou, pour en revenir à un cas déjà familier, de *entercado* → *terco*. D'ailleurs, l'all. *verrückt* offre un très beau parallèle typologique². A remar-

arabisante commence par une note très brève de J. Kuryłowicz (1925 : 254) — que nous n'avons pas pu consulter directement — : *lauke* 'piège' (Meyer-Lübke : « passt begrifflich schlecht »), continue avec C. C. Rice (1935 : 162-3) : soit *lawq* 'sottise', soit (m.) *'alwaq*, (f.) *lawqā* 'fou, folle' peut servir de base à *loco*, tandis que l'ornithonyme *alucón* appartient à la famille de *ALUCUS*. Corominas (1956 : 3.123) a passé au crible — d'ailleurs, sans la moindre hostilité — cette hypothèse, et, en s'attaquant encore une fois (1961) au problème, il allègue la possibilité d'une filiation orientale, mais insiste sur la nécessité de postuler, comme point de départ, **lauku* (retournant donc, sans l'admettre expressément, à la position qu'A. Thomas avait prise, en 1908, « au moins jusqu'à nouvel ordre »), hanté, à n'en pas douter, par la diphtongue de *louco*, qui a aussi fasciné Meyer-Lübke et a séduit l'Académie Espagnole (1947 : 785 a ; 1970 : 811 c) à celer toute la préhistoire de *loco*, sauf le fait que cet adjectif correspond à *louco* en portugais. C'est sans doute par mégarde que Henry B. Richardson, maurophile incurable, a négligé de mentionner la conjecture de Kuryłowicz (1930 : 138), se contentant d'un renvoi à l'opinion de Thomas.

1. A en juger par la révision qu'ont faite Henschel et Favre (1884 : 3.136 a, s. v. *dislocare* 1) du *Glossarium* de Du Cange, ce verbe latin avait acquis un sens ostéopathologique assez précis ; mais la distance entre le crâne comme partie du squelette et le crâne comme siège des facultés intellectuelles n'est pas particulièrement longue : « 'loco et sede movere...' : quod dici solet de ossibus sede sua delapsis. Occurrit in *Historia Francisci de Paula*, April., t. I, p. 230 ; in *Processu de Sanctis Virginibus Eyhsellensibus, Junii*, t. III, p. 117 ; apud Lobinellum in *Hist. Brit.*, t. II, col. 563, etc. ».

2. Il est vrai que *verrückt* n'apparaît que dans la seconde moitié du xvii^e siècle. Mais il s'agit, à n'en pas douter, d'un emprunt soit à la même terminologie latine de l'ancienne médecine, qui revêtait un caractère nettement international, soit au fonds des croyances populaires sous-jacentes qui, elles aussi,

quer surtout le caractère complètement gratuit de l'étalage de bases à diph-tongue *-au-*, qui causaient de si vives inquiétudes il y a un demi-siècle.

Voici un cas légèrement différent, mais qui, encore une fois, montre l'éty-mologiste aux prises avec un problème de linguistique générale. Tout comme les sciences naturelles comptent avec des changements condamnés à échouer, pour ainsi dire, à l'état embryonnaire — après un début qui promettait — (« thwarted mutations »), ainsi la linguistique s'accoutume de plus en plus à l'existence de développements voués à l'échec qui à peine ont eu le temps de se dessiner. C'est tout spécialement dans ce cas d'une évolution brusquement interrompue — asphyxiée par manque de substance nourris-sante ou bloquée par une contremarche — que l'histoire individuelle des mots peut s'avérer révélatrice.

Empruntons un exemple à la nomenclature latino-romane des reptiles. Dans la langue mère, le mot correspondant à *lézard*, et désignant ce sous-ordre, était *LACERTUS*. Or, la grande majorité des langues et dialectes hispa-niques présupposent, à la différence du français, un type **LACARTUS* comme base des formes médiévales et modernes (p. ex., esp. *lagarto* 'lézard gris', *lagart-ija* 'lézard vert' — ce dernier comporte l'addition d'un suffixe dimi-nutif et, en sus, un changement de genre). Comment justifier la distance entre (a) la forme idéale, qui serait, au moment où le rideau se lève, **lazierto* et, de nos jours, **lacierto*, et (b) la forme qui prédomine, voire, ne tolère pas de rivale auprès d'elle dès l'aube de la littérature ¹ ?

Au lieu de s'aventurer dans des conjectures tout à fait improbables (croi-sement de mots, survivance de racines empruntées aux substrats, réverbé-rations de l'expressivité...), on a le droit de prendre, comme point de départ, l'alternance attestée des segments *-ERT-* et *-ART-*. Il y a tout un groupe de verbes latins qui, notamment au participe passé, étalent des doublets caractéristiques, hésitation qui s'étend à certains segments apparentés

s'étendaient un peu par tout l'Occident. En allemand, la forme primitive de cet emploi était : (*im Kopfe, im Gehirn*) *verrückt*, et le verbe transitif correspon-dant continuait de jouir d'une vogue : *einem den Kopf verrücken* (= mod. *ver-drehen*) 'rendre fou, ravir, ensorceler' — surtout au sens d'une subjugation amoureuse (le verbe réfléchi est *sich vernarren*, et il existe la construction *ver-narrt sein in* au sens de l'angl. coll. *to be crazy about*). Cf. les deux éditions paral-lèles du *Deutsches Wörterbuch* de H. Paul : 5^e éd., rév. W. Betz (1957-66 : 738 b-739 a), et 7^e éd., rév. A. Schirmer (1960 : 686 b), qui renvoie à *Trübners Deutsches Wörterbuch*, ed. W. Mitzka (1939-57 : 7.534-5).

1. Nous développons ces idées dans notre note « Quelques avatars romans d'un zoonyme et d'un ornithonyme latins » (1973 b).

(-ERC- ~ -ARC-, -ERP- ~ -ARP-, -ERS- ~ -ARS-). Que FARCIRE 'se bourrer' soit accompagné de CON-, EF-, IN-, RE-, SUF-FERCIRE, rien de plus naturel dans le cadre de la grammaire latine ; mais INFARCIRE ('recomposé') finit par concurrencer IN-FERCIRE, et cela est déjà beaucoup plus grave. Quelquefois on reconnaît de subtiles différenciations régionales ; si en frioulan on rencontre, pour 'couper', *tserpir*, *serpi* qui, comme Goidanich et, à sa suite, Meyer-Lübke l'ont immédiatement compris, se rattachent à DĒ-CERPERE, c'est bien, par contre, à EX-CARPERE qu'il faut en appeler, avec Capidan, pour justifier le terme macédo-roumain de tisserant *skark'e pândze*. Il serait facile de multiplier les exemples ; bref, il dut y avoir des tentatives (au début, sur une échelle locale) pour étendre l'échange libre entre -ERT- et -ART- en dehors du domaine verbal, surtout là où cet échange favorisait le mot, le libérant d'une 'gêne' qui pesait sur son libre emploi (homonymie, polysémie, etc.). Comme LACERTUS signifiait aussi 'muscles du bras supérieur', puis, par extension, 'muscles de l'épaule' et même, en général, 'force musculaire' — grâce à une métaphore qui, au commencement, était, à n'en point douter, suggestive et amusante (cf. MŪSCULUS, lit. 'petite souris'), mais dont la beauté, au bout de quelque temps, s'était sans doute flétrie —, l'adoption de la variante *LACARTUS, au sens zoologique, permettait aux parlants de couper court à une équivoque qui risquait de perdre son charme. La perte définitive du terme anatomique en hispano-roman peut être advenue après quelques siècles.

On a donc la chance d'observer à cette occasion une loi phonétique — mineure, soit, mais tout de même à contour net — *in statu nascendi*. Comme c'est assez souvent le cas ¹, c'est un trait d'anomalie ou un état d'indétermination dans l'édifice morphologique qui prête à 'la cristallisation d'essai' d'une nouvelle loi phonétique — processus expérimental, qui souvent ne porte que sur les variantes et dont les locuteurs — dans le cas d'un mécompte, d'une déception — peuvent encore se soustraire, en abandonnant la plupart des formes envahies par l'innovation. Le changement -ERT- > -ART-, -ERS- > -ARS-, etc. ne prit pas racine sur une échelle majeure ; mais il réussit à attraper quelques mots isolés, dont *lagarto* est de beaucoup le plus remarquable, parce qu'il excède le domaine verbal si nettement qu'on ne peut s'y méprendre.

Les rapports entre l'étymologie et la syntaxe forment un chapitre par-

1. Point n'est besoin de revenir sur ce problème, que nous avons attaqué récemment à plusieurs reprises. On trouvera une réaction éminemment judicieuse dans l'article — compte rendu de Rebecca Posner (1972-73).

ticulièrement obscur. On peut distinguer quelques situations caractéristiques qui, en raison de ce trait, prêtent à la généralisation. Dans l'inventaire des emprunts lexicaux, il est loisible de réserver un casier à part à des phrases entières ou à des combinaisons de mots qui, en passant d'une langue à une autre, se transforment en une seule unité parfois encore décomposable, comme le fr. *moi tout seul* ! (exclamation des prisonniers de guerre français à l'époque de Napoléon) > all. *mutterseelenallein* ; d'autres fois indivisible, comme l'esp. *¡ojalá !*, anc. *oxalá* 'plût au ciel !' < ar. *wa šā llâh* 'et que Dieu le veuille !' ou comme l'esp. *marfil* 'ivoire', qui contient une inconnue rattachée à l'ar. *fil* 'éléphant' ; le port. *marfim* montre, à un degré plus haut, l'effacement de l'ancienne structure. On peut tirer, très prudemment, certaines conclusions sur la cohésion phonétique d'une phrase, surtout dans la langue donatrice, en partant de cette classe d'emprunts.

Pour l'approfondissement de la syntaxe du verbe, il est souhaitable qu'on tire profit d'une équation approximative, comme le lat. LACERARE 'déchirer' > a. esp. *lazarar*, *lazdrar*, a. port. *lazerar* 'souffrir, être dans la misère'. La différence sémantico-syntaxique entre la base présomptive et le produit est si radicale qu'on a pesé la possibilité d'abandonner cette dérivation, en substituant à une étymologie 'boiteuse' le nom d'un fameux personnage du Nouveau Testament, LAZARUS (*lazarar* équivaldrait donc à 'souffrir comme L.'). L'influence sporadique de cet anthroponyme sur le lexique de la langue commune est indéniable ; mais il paraît qu'il s'agit plutôt d'une interférence secondaire. Le dilemme se réduit ainsi au choix suivant : ou il faut partir de la double signification de l'adjectif archaïque LACER (qui, dans la hiérarchie étymologique, préside à la famille tout entière) : (a) 'déchiré, lacéré', (b) 'qui déchire' (Ovide) — dichotomie qui rappelle un peu celle du fr. *apprendre* : (a) 's'instruire', (b) 'instruire, enseigner' ; ou il faut en appeler au participe passé LACERATUS 'lacéré' > 'misérable', à l'entour duquel se serait produit une réorganisation totale du verbe fini. Un cas non analogue, mais au moins apparenté est celui de CAPERE 'saisir, occuper', verbe très commun en latin classique, qui a légué ses fonctions principales au lat. eccl. CAPTIVARE (calqué sur le grec ; cf. esp. *cautivar*) ; à CAPTARE (a. esp. *catar* 'regarder') ; à *CAPTIARE > fr. *chasser* (anc. *chacier* → angl. *to chase*), it. *cacciare*, etc., ne survivant dans sa forme primitive qu'en esp. et port. (*caber*) — et, par ci par là, en ancien français (*chavoir*) ainsi qu'en italien —, où il a assumé, pourtant, une fonction fort originale : 'avoir de la place, trouver une place' (dans un bâtiment, un vaisseau, le cerveau : *no cabe duda*, etc.).

Les problèmes les plus séduisants portent sur l'histoire des conjonctions (qui, en roman, coïncident souvent avec les adverbes). Ici, le rôle syntaxique qu'est appelé à jouer un mot donné peut dépendre, en grande partie, de son sens primitif, que l'étymologiste seul est en état de reconstruire. Les avatars des conjonctions concessives (donc, les équivalents de 'quoique', 'encore que') abondent en problèmes passionnants. Le sens de l'esp. *aunque* rejoint celui de *aun* 'encore', anc. *adú*, *a(hú)* < AD HŪC ; la contrepartie parfaite de cette dérivation est le port. *ainda que*, basé sur *ainda* 'encore', de structure et de provenance transparentes : A(D) + INDE + -A adverbial, cf. *mentre(s)* 'pendant que' en face de l'a. esp. *(do)mientra(s)* < DUM INTE-RI(M). Mais ces deux cas étrangement parallèles cèdent en intérêt à *encore que*, puisque l'étymologie d'*encore* reste très problématique, et à plus forte raison à l'esp. cl. *maguer que*, qui présuppose un vocatif grec (*makárie* 'béné, bienheureux') employé adroitement dans une conversation criblée de compliments insincères, faux souhaits et réserves malicieuses¹. Pour établir

1. Voici quelques renvois et renseignements supplémentaires sur ce conglomérat de problèmes. L'explication correcte de *ojalá*, due à M. Asín Palacios (1920), a été universellement reconnue ; auparavant on parlait de la formule conditionnelle : *in šā llāh* 'si Dieu le veut'. Pour *marfil/marfim* on se reportera aux recherches de E. K. Neuvonen. Jadis nous avons examiné sous le microscope la biographie de *laz(e)var/lazdrar* (1952 : 209-76), mais l'appel à la polysémie de LACER représente un écart. Le rétrécissement de CAPERE au profit de formations secondaires reste à étudier. Sur *aún* on trouvera quelques bonnes observations chez Corominas (1961 : 71 b), qui a raison d'attirer l'attention sur *así(n)* 'ainsi' ; seulement il ne suffit pas d'alléguer l'analogie de mots isolés en -n (comme *sin* ou *non*) ; il s'agit d'une tendance beaucoup plus profonde de façonner la syllabe finale accentuée d'une formation nominale selon un certain modèle CVC — témoins *alquile(r)* 'loyer' et *albañi(l)* 'maçon', qui montrent des alternatives à l'addition d'un *n* (A. K. Levy, 1965-67). L'histoire hispanique de DUM INTERIM, lit. 'pendant que sur ces entrefaites', est parfaitement transparente, pourvu qu'on se rende compte de l'influence du morphème adverbial par excellence -*mientre* < MENTE 'avec l'intention' sur ce mot isolé ; les étapes sont : *dom(i)entre* (avec une désinence « arbitraire ») > *domientra(s)* (avec une désinence « motivée ») > *mientras*. Par contre, la préhistoire de *encore*, a. fr. *oncor*, *ancor(e)*, *encor(e)*, est tout à fait nébuleuse, et son rapport avec l'it. *ancora* et *anche* ainsi que le roum. *încă* est loin d'avoir été élucidé. On trouvera un résumé utile des hypothèses et la bibliographie essentielle dans la 2^e éd. de l'*E. W. F. S.* de E. Gamillscheg (1969 : 366 b-367 a) ; à rejeter les vieilles conjectures de L. Havet (1879) : ATQUE AD HŌRAM et de É. Bourciez (1889) : IN QUĀ HŌRĀ. UMQUAM peut avoir joué un certain rôle, mais Gamillscheg est loin de lui accorder la même importance qu'A. Prati (1951) ; il s'agit tout simplement, dans *oncor(e)*, d'un croisement de *onc*, *onques* (qui, eux, reflètent UMQUAM) avec *encore*, dans lequel on reconnaît un amalgame de HĀ(C) HŌRĀ (cf. port. et a. esp. *agora* 'maintenant') et HINC (cf. les vestiges de *inde* dans le fr. archaïque *ent*). Le cas

une onomasiologie ou typologie de la phrase concessive, qui est un véritable 'langage universel' s'étendant au delà des frontières d'une famille de langues donnée, il convient donc parfaitement de se consacrer, au préalable, à des sondages étymologiques.

L'étymologie moderne ne garde donc presque rien de son ancienne monstruosité, mais elle reste un sphinx à plusieurs faces, dont deux sont à retenir tout spécialement. Poursuivie à un haut niveau scientifique, elle est à même d'offrir au chercheur deux séries de problèmes qui inspirent le respect et aiguissent une curiosité légitime. Elle projette une lumière inestimable sur certains domaines de la vie intime, dans un passé lointain, que n'atteignent pas les outils les plus raffinés de l'archéologie, avec laquelle elle s'allie, d'ailleurs, très facilement ; et elle révèle, avec une pénétration sans pareille, des phases transitoires, à peine saisissables du devenir en diachronie linguistique.

University of California, Berkeley.

Yakov MALKIEL.

parallèle de *enquenuit* < HINC HÂC NOCTE renforce la conjecture — bien que l'alternative proposée par Bloch-Wartburg : HINC AD NOCTEM ne soit pas à dédaigner. (O. Schultz-Gora et G. Ebeling ont, séparément, étudié cet adverbe d'une manière exhaustive.) Le pas décisif, c'est la réinterprétation de HINC comme HANC (acc. f. sg. au lieu de l'adv. pron.). C'est, en effet, la variante HANC AD NOCTEM qui, seule, expliquerait le roum. *încă* et surtout l'it. *anche* 'aussi'. Gamillscheg classe l'it. *ancora* comme gallicisme ; tel n'est pas l'avis de la plupart des italianisants (Alessio-Battisti, D. Olivieri, etc.), bien que Prati admette cette possibilité et Migliorini et Duro parlent même d'une probabilité. — Il existe une littérature abondante sur l'it. *magari* (que Prati caractérise éloquemment comme interjection de désir et de souhait ; Olivieri donne, comme meilleure traduction, 'così fosse !') et sur l'a. esp. *maguer*, a. port. *magar*, qui, eux, tendaient à adopter le sens et la fonction d'une conjonction concessive. On a réussi à identifier le point de départ (voc. *makárie* !, de l'adj. grec *makários* 'bienheureux') ; mais on n'a pas insisté suffisamment sur la possibilité d'une scission en deux branches, a) *makárie* > esp. *maguer*, avec la métaphonie qu'on attend de l'action d'un yod ; b) **makare* > a. port. *magar*, esp. arch. (fin du x^e s.) *macare*, it. *magari*. La formation, des deux côtés de la mer Tyrrhénienne, d'une variante en -a : a. it. *macara* (Cielo d'Alcamo, xiii^e s.), *magara* (Varchi, xvi^e s.) ~ a. esp. *maguera*, est d'ordre morpho-analogique. Corominas (1961 : 366 a) offre une explication suggestive de la trajectoire sémantique du mot : « ... pasó a tomar valor concesivo por una especie de cortesía demostrada al interlocutor afectando desear que suceda lo que él nos objeta » ; donc, 'supposé que vous ayez raison de le croire (et je serais heureux d'y souscrire), ...' > 'quoique vous y insistiez, ...'. Sur le rapport, intime en roman, entre adverbes, conjonctions et prépositions, on peut consulter Gamillscheg (1952 : 209-42). Ce triptyque fait un peu l'effet de l'enchevêtrement étroit, en slave, de l'aspect verbal, du préverbe et de la préposition régie, à son tour, par le verbe en question.

BIBLIOGRAPHIE

- Academia Española, Real. — 1726-39. *Diccionario de la lengua castellana*, 6 vol. (Madrid).
 — 1947. 17^e éd. (...*lengua española*).
 — 1970. 19^e éd.
- ASÍN PALACIOS, M. — 1920. « Etimologías », in : *Boletín de la R. Academia Española*, 7.356-365.
- BAIST, G. — 1881. « Spanische Etymologien », in : *Zeitschrift für romanische Philologie* 5.550-564.
- BATTISTI, C., et ALESSIO, G. — 1950-57. *Dizionario etimologico italiano* (Firenze : Barbèra).
- BETZ, W. — 1957-66. Rév. de Hermann Paul, *Deutsches Wörterbuch*, 5^e éd. (« völlig neubearbeitet und erweitert ») (Tübingen : M. Niemeyer).
- BLOCH, O., et von WARTBURG, W. — 1964. *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 4^e éd. (Paris : Presses Universitaires de France).
- BRINKMANN, FR. — 1878. *Die Metaphern : Studien über den Geist der modernen Sprachen*, 1 : *Die Tierbilder der Sprache* (Bonn : A. Marcus).
- CABRERA, R. († 1883). — 1837. *Diccionario de etimologías de la lengua castellana*, ed. J. P. Ayegui (Madrid : Imprenta de D. Marcelino Calero).
- CORNU, J. — 1884. « Bravo », in : *Romania*, 13.110-3.
- COROMINAS, Juan (Joan). — 1948. C. r. de Terlingen, *Los italianismos en español...*, in : *Symposium* 2.106-17.
 — 1951-52. « Sacar », in : *Romance Philology*, 5.158-62 (Antonio G. Solalinde Memorial Issue).
 — 1954[-57]. *Diccionario crítico-etimológico de la lengua castellana*, 4 vol. (Madrid : Gredos & Bern : Francke).
 — 1961. *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana* (Madrid : Gredos).
 — 1967. 2^e éd.
- COVARRUBIAS HOROZCO, S. de. — 1943. *Tesoro de la lengua castellana o española* (1611, 1673-74), avec les « Adiciones » de B. R. Noydens, éd. Martín de Riquer (Barcelona : S. A. Horta).
- CRADDOCK, Jerry R. — 1970. C. r. de *Directions for historical linguistics*, éd. W. P. Lehmann et Y. Malkiel, in : *Language*, 46.688-95.
- CUERVO, R. J. — 1886-93. *Diccionario de construcción y régimen*, 2 vol. (Paris : A. Roger et F. Chernovitz).
- DAUZAT, A., DUBOIS J. et MITTERAND, H. — 1964. *Nouveau dictionnaire étymologique et historique* (Paris : Larousse).
- DEVOTO, G. — 1966-67. *Avviamento alla etimologia italiana* (Firenze : Le Monnier).
- DIEZ, F. — 1853. *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen* (Bonn : A. Marcus).
 — 1869. 3^e éd.
 — 1887. 5^e éd. (posthume), avec un Supplément de A. Scheler.
- EBELING, G. 1944. « Nequedent ' nichtsdestoweniger ' », in : *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 65.221-32.
- ERNOUT, A. et MEILLET, A. — 1959-60. *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 4^e éd., 2 vol. (Paris : C. Klincksieck).

- FLECHIA, G. — 1876-78. « Postille etimologiche », in : *Archivio glottologico italiano*, 2.1-58, 313-84 ; 3.121-76.
- FLEISCHMAN, Suzanne. — 1972-73. « Collision of homophonous suffixes entailing transfer of semantic content », in : *Romance Philology*, 26.635-63.
- FÖRSTER, P. — 1880. *Spanische Sprachlehre* (Berlin : Weidmannsche Buchhandlung).
- FORD, J. D. M. — 1900. « The Old Spanish sibilants », in : [Harvard] *Studies and Notes in Philology and Literature* 7.1-182.
- FOUGHT, J. G. — 1961-62. « Sigmatism in French », in : *Romance Philology*, 15.7-11.
- GAMILLSCHEG, E. — 1952. « Präposition und Adverbium im Altfranzösischen », in : *Zeitschrift für romanische Philologie*, 68.209-42.
— 1969. *Etymologisches Wörterbuch der französischen Sprache*, 2^e éd. (Heidelberg : C. Winter).
- GARCÍA, Erica C. — 1970-71. « Gender switch in Spanish derivation », in : *Romance Philology*, 24.39-54.
- GILLET, Joseph E. — 1948-49. C. r. de Terlingen, *Los italianismos en español...*, in : *Romance Philology*, 2.246-52.
- GILI GAYA, S. — 1947-60. *Tesoro lexicográfico 1492-1726*, 1 (Madrid : CSIC, « Instituto Antonio de Nebrija »).
- GILLIÉRON, J. — 1918. *Généalogie des mots qui désignent l'abeille, d'après l'Atlas linguistique de la France*, Bibliothèque de l'École des Hautes Études, fasc. 225 (Paris : É. Champion).
- GREIMAS, A. J. — 1969. *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIV^e siècle* (Paris : Larousse).
- GRÖBER, G. — 1884-89. « Vulgärlateinische Substrate romanischer Wörter », in : *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, t. 1-6.
- HASSELROT, B. — 1957. *Étude sur la formation diminutive dans les langues romanes*, Uppsala Universitets Årsskrift, 1957 : 11.
- HAVET, L. — 1879. « L'italien anche, le français encore », in : *Romania*, 8.93-95.
- HENRÍQUEZ UREÑA, P. — 1938. *Para la historia de los indigenismos*, Biblioteca de dialectología hispano-americana, Suppl. 3 (Buenos Aires : Instituto de Filología).
- HENSCHÉL, G. A. L. (1806-52) et FAVRE, L. — 1883-87. *Rev. de Du Cange, Charles du Fresne, Glossarium mediae et infimae Latinitatis*, t. 3 (Niort : L. Favre).
- JABERG, K. — 1925. « Der Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz und die Bezeichnungsgeschichte des Begriffes ' anfangen ' » (2), in : *Revue de linguistique romane*, 1.118-45.
- JUD, J. — 1925. « A propósito del esp. *tomar* », in : *Homenaje a Menéndez Pidal ; miscelánea de estudios lingüísticos, literarios e históricos* : 2.21-7 (Madrid : Hernando).
- KÖRTING, G. — 1891. *Lateinisch-romanisches Wörterbuch* (Paderborn : F. Schöningh).
— 1901. 2^e éd.
— 1907. 3^e éd.
- KURYŁOWICZ, J. — 1925. *Rocznik Orientalistyczny* 2.254 (Łwow).
- LEVY, Anita K. — 1965-67. « Contrastive development in Hispano-Romance of borrowed Gallo-Romance suffixes », in : *Romance Philology*, 18.399-429 ; 20.296-320.

- MALKIEL, Yakov. — 1944. « Three Spanish-Portuguese etymologies : *pendencia*, *primencia*, *fimencia* », in : *Romanic Review*, 35.307-23.
- 1947 a. « Three Hispanic word studies, 1 : Latin *macula* in Hispano-Romance », in : *University of California Publications in Linguistics*, 1 : 7.227-43, 269-82.
- 1947 b. « A Latin-Hebrew blend : Hispanic *desmazalado* », in : *Hispanic Review*, 15.272-301.
- 1949 a. « The etymology of Spanish *terco* », in : *Publications of the Modern Language Association*, 64.570-84.
- 1949 b. « Old Spanish *assechar* and its variants », in : *Hispanic Review* 17.183-232.
- 1951. « Lexical polarization in Romance », in : *Language*, 27.485-518.
- 1952. « La familia léxica *lazerar*, *laz(d)var*, *lazeria* : Estudios de paleontología lingüística », in : *Nueva Revista de Filología Hispánica*, 6.209-76.
- 1954. « La F inicial adventicia en español antiguo (*femencia*, *finchar*, *fenchir*, *fallar*, *finojo*) », in : *Revue de linguistique romane*, 18.161-91.
- 1957. « The semantic link between Latin *bis*- and Romance *bes*-, *bis*- », in : *Studies Presented to Joshua Whatmough on his sixtieth birthday*, éd. E. Pulgram (The Hague : Mouton), 165-171.
- 1960. « Fuentes indígenas y exóticas en los sustantivos y adjetivos verbales en -e » (2), in : *Revue de linguistique romane*, 24.201-53.
- 1963-64. « The interlocking of narrow sound change, broad phonological pattern, level of transmission, areal configuration, sound symbolism... », in : *Archivum Linguisticum*, 15.144-73, 16.1-33.
- 1969. « Morphological analogy as a stimulus for sound change », in : *Lingua e stile*, 4.305-27.
- 1973 a. « Deux frontières entre la phonologie et la morphologie en diachronie », in : *Langages*, n° 32, p. 79-87.
- 1973 b. « Quelques avatars romans d'un zoonyme et d'un ornithonyme latins », in : *Études de littérature du moyen âge offertes à Félix Lecoy* (Paris : Champion), p. 377-384.
- MÉNAGE, G. — 1650. *Les origines de la langue française* (Paris : Augustin Courbé).
- MEYER-LÜBKE, W. — 1884. « Beiträge zur rom[anischen] Laut- und Formenlehre », in : *Zeitschrift für romanische Philologie*, 8.205-42.
- 1911-20. *Romanisches etymologisches Wörterbuch* (Heidelberg : C. Winter).
- 1930-35. 3^e éd.
- 1930. « Wortgeschichtliche Streitfragen », in : *Volkstum und Kultur der Romanen*, 3.1-15.
- MICHAËLIS [de VASCONCELOS], C. — 1876. *Studien zur romanischen Wortschöpfung* (Leipzig : F. A. Brockhaus).
- MIGLIORINI, Br., et DURO, A. — 1958. *Prontuario etimologico della lingua italiana*, 3^e éd. (Torino : Paravia).
- MITZKA, W. — 1939-57. Éd. de [Karl I.] Trübners « *Deutsches Wörterbuch* fondé par A. Götze (Berlin : W. de Gruyter & Co.).
- MONLAU, P. F. — 1856. *Diccionario etimológico de la lengua castellana precedido de unos Rudimentos de etimología* (Madrid : Imprenta de M. Rivadeneira).
- 1881. 2^e éd., par les soins de José Monlau.
- 1941, 1944. Réimpression (Buenos Aires : « El Ateneo »).

- MURET, E. — 1905. « *Glaucus* : étude d'étymologie romane » in : *Mélanges Nicole, Recueil de mémoires de philologie classique et d'archéologie offerts à Jules Nicole* (Genève : W. Kündig, 379-89).
- MUSSAFIA, A. 1873. — « Beitrag zur Kunde der norditalienischen Mundarten im 15. Jahrhundert », in : *Denkschriften der Akademie der Wissenschaften* (Wien), 22.103-228.
- NEUVONEN, Eero K. — 1951. « Los arabismos de las *Cantigas de Santa María*, in : *Boletim de Filologia* (Lisboa), 12.291-352.
- OLIVIERI, D. — 1953. *Dizionario etimologico italiano, concordato coi dialetti, le lingue straniere e la toponomastica* (Milano : Ceschina).
- PARIS, G. — 1901. « *Ficatum* en roman », in : *Miscellanea linguistica in onore di Graziadio Ascoli* (Torino : E. Loescher), 41-63.
— 1906-09. *Mélanges linguistiques*, éd. M. Roques (Paris : H. Champion.)
- PELLEGRINI, G. B. — 1950. *Grammatica storica spagnola* (Bari : « Leonardo da Vinci »).
- POSNER, R. — 1972-73. « Postal's pronouncement on phonological phenomena », in : *Romance Philology*, 26.664-73.
- PRATI, A. — 1951. *Vocabolario etimologico italiano* (Milano : Garzanti).
- RAJNA, Pio. — 1919. « Discussioni etimologiche : *tomar* », in : *Revista de filologia española*, 6.1-13.
- RICE, C. C. — 1935. « The etymology of Spanish *corral*, *loco*, and *mozo* », in : *Hispanic Review*, 3.162-3.
- RICHARDSON, Henry B. — 1930. *Etymological vocabulary to the « Libro de buen amor »...* (New Haven : Yale University Press).
- ROHLFS, G. — 1921. « Etimologie spagnuole », in : *Archivum Romanicum*, 5.412-416.
- ROQUEFORT, J. B. B. — 1808-20. *Glossaire de la langue romane*, 3 vol. (Paris : Warée et Chassériau & Hécart).
- ROSAL, Francisco del — ca. 1601-15. *Origen y etimología de todos los vocablos originales de la lengua castellana* [ms. inédit].
- SACHS, Georg. — 1936. Éd. *El Libro de los caballos ; tratado de albeiteria del siglo XIII*, Suppl. 23 à *Revista de filologia española* (Madrid : Centro de Estudios Históricos).
- SAINÉAN, L. — 1905. *La création métaphorique en français et en roman : Images tirées du monde des animaux domestiques 1 : Le chat...* Suppl. 1 à la *Zeitschrift für romanische Philologie* (Halle : M. Niemeyer).
— 1925-30. *Les sources indigènes de l'étymologie française*, 3 vol. (Paris : E. de Boccard).
- SCHIRMER, A. — 1960. Rév. de Hermann Paul, *Deutsches Wörterbuch*, 7^e éd. (Halle : M. Niemeyer).
- SCHUCHARDT, Hugo. — 1890. « Wortgeschichtliches », in : *Zeitschrift für romanische Philologie* 14.175-84.
— 1890-99. « Romanische Etymologien », in : *Sitzungsberichte Ak. Wien*, 138:1, 141:3.
- SCHULTZ-GORA, O. — 1937. « Afrz. *nequedent* », in : *Zeitschrift für romanische Philologie*, 57.80-87.
- SETTEGAST, F. — 1883. « Romanische Etymologien », in : *Romanische Forschungen*, 1.237-255.
- SPITZER, Leo. — 1921. *Lexikalisches aus dem Katalanischen und den übrigen iberoromanischen Sprachen*, Bibl. dell' ' Arch. Rom. ' 2:2 (Genève : L. Olschki).

- 1926. « Notes étymologiques », in : *Revista de filología española*, 13.113-28.
- 1946. « Suffixe masculin dans les prénoms féminins en français », in : *Romanic Review*, 37.127-49.
- STORM, J. — 1876. « Mélanges étymologiques », in : *Romania*, 5.165-188.
- TAPPOLET, E. — 1895. *Die romanischen Verwandtschaftsnamen, mit besonderer Berücksichtigung der französischen und italienischen Mundarten ; ein Beitrag zur vergleichenden Lexikologie* (Strassburg : K. J. Trübner).
- TERLINGEN, J. H. — 1943. *Los italianismos en español desde la formación del idioma hasta principios del siglo XVII* (Amsterdam : N. V. Noord Hollandsche Uitgevers Maatschappij).
- TILANDER, G. — 1971. « Origine de l'adjectif blond », in : *Festschrift H. Meier* (München : Fink), 545-547.
- TUTTLE, Edwin H. — 1913. « Hispanic tomar », in : *Modern Language Review*, 8.97-8.
- WAGNER, M. L. — 1924. « En torno a las ' Etimologías españolas ' de Gerhardt Rohlf », in : *Revista de filología española*, 11.272-276.
- WANG, William S-Y. — 1969. « Competing changes as a cause of residue », in : *Language*, 45.9-25.
- WARTBURG, Walther von. — 1928. *Französisches etymologisches Wörterbuch ; eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes* (Bonn : F. Klopp, etc.).

Post-scriptum.

Au moment de corriger les épreuves (octobre 1975), je puis annoncer qu'un nouvel examen, cette fois-ci microscopique, du dossier de AESTIMARE, à l'occasion d'un article réservé pour le *Jean Frappier Memorial* que prépare *Romance Philology* (= t. XXX, num. 1), m'a obligé à modifier certains éléments de mon analyse antérieure de *tomar* (voir surtout la p. 265 *supra*). A en juger par les recherches de Havet, Saussure et Ernout, les Anciens associaient — à tort ou à raison, du point de vue de l'étymologiste moderne — AESTIMARE et tout spécialement sa variante, fort bien représentée, AESTUMARE, avec AES. Il en ressort qu'une segmentation de ce verbe en AES et TUMARE, au niveau du latin provincial, revêt un haut degré de plausibilité et même de réalisme. Cette hypothèse expliquerait encore mieux qu'une base germanique l'éloquente absence de préfixes ou préverbes (voir la n. 1 à la p. 265).